

# Viva Cité

LE JOURNAL DES QUARTIERS DE STRASBOURG

Du 17 au 30 juin 2019 > n° 37 • 1,50 € • ISSN 2268-7602



## Environnement : les jeunes poussent

Face à l'urgence climatique,  
la nouvelle génération s'engage  
et invente ses solutions

# Sommaire

## Militer

La jeunesse en quête d'un nouveau souffle	4
Moi, 19 ans, militante	5
Profils d'engagés	6
De Fessenheim à la grève scolaire	7
Grandir au cœur de l'opposition	8
Rebelle des bois	9
Dans le viseur des partis	10
« Faire de l'A35 une vraie ceinture verte »	11
Antispécisme à toutes les sauces	12
Minuit, Kléber : opération luciole	13

## Éduquer

Au primaire, démarches pour le climat	14-15
Les cotons ont la cote	15
Fribourg, un cas d'école	16
« Éduquer au choix »	17
Au service de l'environnement	18

Les étudiants posent leurs conditions	19
Éco-conseils de pro	20
Attention à la mousse	21
<b>Consommer</b>	
Fais-le toi-même (ou avec moi !)	22-23
Zéro déchet, un défi en famille	24-25
Ça y est, j'ai arrêté	26-27
Écolo dès le berceau	26-27
Pour la planète, ne pas enfanter	28
Une vie « écolomique »	29
Face aux tampons, être culottée	30
Éthique sous toutes les coutures	31
Bricoler sans acheter	32
Les petits pas d'Adeliom	32
Retour vers la consigne	33
Agriculteurs : un métier, deux visions	34-35
L'Eurométropole en transition	36



**1973**

Inscription du projet GCO au Schéma directeur d'aménagement et d'urbanisme de Strasbourg



**1987**

Création du service environnement de la CUS



**1992**

Ouverture des premières déchetteries et installation de 500 conteneurs à verre dans la CUS



**1994**

Mise en service du centre de compostage des déchets verts



**2008**

Arrêt de l'utilisation des pesticides pour l'entretien des espaces publics

**1970**

Accident dans l'usine chimique Sandoz de Bâle, contaminant le Rhin

**1986**



Piétonisation de la place Kléber et d'une partie du centre-ville de Strasbourg

**1992**



Première ligne de tramway entre Illkirch-Graffenstaden et Hautepierre

**1994**



Création de parkings-relais tramway

**2007**



# Changer d'ère



Orane Delépine / Cuej

**Centre universitaire d'enseignement du journalisme (CUEJ), Université de Strasbourg.**

11 rue du Maréchal Juin  
CS 10068 - 67046 Strasbourg  
Tél : 03 68 85 83 00 - <http://cuej.unistra.fr>  
<http://cuej.info>

**DIRECTRICE DE LA PUBLICATION :** Nicole Gauthier

**ENCADREMENT :** Pascal Bastien, Antoine Bonin, Charlotte Dorn, Catherine Daudenhan, Daniel Muller, Alain Peter

**RÉDACTRICE EN CHEF :** Laurie Correia

**ICONOGRAPHIE :** Loana Berbedj

**ÉDITION :** Pierre Boudias

Une vague verte a déferlé sur la capitale alsacienne. Le 15 mars 2019, 5 000 jeunes ont répondu à l'appel à la grève mondiale pour le climat. Étudiants, lycéens et collégiens sont descendus dans les rues, pancartes à la main, pour alerter les dirigeants face à l'urgence écologique.

À Strasbourg, le développement durable est une priorité depuis longtemps. La capitale française du vélo apparaît comme pionnière, misant sur la piétonisation et le tri des déchets. Elle est restée fidèle à la consigne et veut chasser le plastique des cantines. Élève modèle ? Pas tout à fait. La Ville se débat avec la pollution de l'air et le projet controversé du GCO.

Sensibilisée à la cause dès l'école, la jeunesse se mobilise. Comme Laureyna, qui pratique le troc. Ou Antoine, qui cogère une mini-entreprise de cotons lavables du haut de ses 16 ans. Derrière les grands discours des responsables politiques sur le réchauffement climatique, qui appellent à une prise de conscience collective, des initiatives écolo fleurissent un peu partout de la base.

Parce que le climat n'attend pas, qu'il est temps de changer d'ère. De réveiller les générations précédentes. De donner un nouveau souffle aux astuces de grands-mères remises au placard. Et ça, une partie des jeunes l'a bien compris.

**Laurie Correia**

**RÉALISATION :** Fabien Albert, Mayeul Aldebert, Aya Alkhiyari, Mélissa Antras, Yacine Arbaoui, Maxime Arnoult, Nicolas Arzur, Judith Barbe, Clémence Barbier, Loana Berbedj, Hugo Bossard, Pierre Boudias, Pauline Boutin, Victor Boutonnat, Estelle Burckel, Caroline Celle, Emma Conquet, Laurie Correia, Aïcha Debouza, Orane Delépine, Mickaël Duché, Jérôme Flury, Julie Gasco, Clément Gauvin, Maxime Glorieux, Marine Godelier, Clara Guichon, Muriel Kaiser, Claudia Lacave, Thémis Laporte, Sarah Lerch, Léo Limon, Robin Magnier, Edwige Wamanisa

**PHOTO DE UNE :** Pauline Boutin

**IMPRESSION :** Imprimerie de l'Université de Strasbourg. ISSN 2268-7602.



**2010**

Lancement de Vélohop, service de location de vélos, et installation de 145 bornes de recharge pour les véhicules électriques



**2014**

Désignation d'un élu au sein de l'Eurométropole en charge de la pollution de l'air



**2015**

Holtzheim décide d'éteindre l'éclairage public la nuit



**2019**

Début de la construction du GCO

**2019**

Plan climat pour diminuer l'émission de GES et la consommation d'énergie

**2009**



Strasbourg classée 2e ville française la plus polluée aux particules fines (Institut de veille sanitaire)

**2012**



Programme de financement des réhabilitations thermiques des logements sociaux

**2014**



34% des crèches et écoles sont exposées à des niveaux de pollution dépassant les normes européennes (Greenpeace)

**2019**





# La jeunesse en quête d'un souffle pour le climat

*Après le succès de la manifestation du 15 mars, Youth for Climate (Jeunesse pour le climat) tente de remobiliser les troupes.*

La scène se passe le 3 mai. Comme tous les vendredis, Jeunesse pour le climat Strasbourg se réunit place Kléber. Une voix s'élève du petit groupe de jeunes assis en rond. Lisa Farault, 19 ans et étudiante à Sciences Po, mène la réunion, micro à la main. « *Le but de cette assemblée générale est de comprendre comment on est passé de 5 000 participants à dix.* » En écho, une autre voix rétorque : « *... et comment on peut maintenant passer de dix à 10 000 !* »

C'est l'heure du bilan avant la grève mondiale pour le climat prévue le 24 mai. « *On veut faire un 15 mars bis* », affirme Lisa, soit une réplique de la première marche. Ce jour-là, dans plus de 40 pays, des milliers de lycéens, réunis sous le nom de Youth for Climate, sèchent les cours pour alerter sur le changement climatique. À Strasbourg, Jeunesse pour le climat surpasse ses objectifs. Nolwenn Quinquemelle, étudiante en biologie de 19 ans, confirme : « *On a fait "wouah" car on s'attendait à 1200 personnes, mais on était 5 000 !* »

## 216

Le nombre de villes en France où les jeunes ont manifesté le 15 mars

Tout avait commencé le 5 février à l'Institut Le Bel de l'Université de Strasbourg. Lisa, Olivier Marchand, élève ingénieur à l'Insa, et Léonie Fabbro Burtschell, en licence franco-allemande de biologie, avaient organisé une assemblée générale. Quelques affiches avaient suffi à réunir une quarantaine de jeunes. Le mouvement était né.

### Une conseillère dans l'ombre

Les trois initiateurs se sont connus suite aux marches nationales pour le climat qui ont démarré en septembre 2018. Lors de l'une d'entre elles, Léonie rencontre Dominique\*, une médiatrice environnementale qui intervient dans des établissements scolaires strasbourgeois et qui cherche alors des jeunes, tracts en main. Sur ses feuilles, une photo de Greta Thunberg, la Suédoise de 16 ans à l'origine de la mobilisation internationale, et une question « *Quand est-ce qu'on se mobilise en France ?* » Malgré la différence d'âge, Dominique les rejoint avec ses « *conseils hyper utiles* », selon Léonie. La



Orane Delépine/ CUEJ

■ Une quinzaine de lycéens se réunissent tous les vendredis place Kléber à Strasbourg pour une assemblée générale.

# nouveau

quinquagénaire reste modeste « *Je ne veux pas influencer leurs décisions. Mais si je trouve que quelque chose n'est pas dans les clous, je leur dis et ils en font ce qu'ils veulent.* » Le mouvement n'a pas officiellement de porte-parole. « *C'est très horizontal, chacun peut se rajouter à n'importe quel moment et donner son opinion* », explique Léo Boehm, 15 ans, lycéen à Wissembourg qui a participé à la grève du 15 mars. Pourtant, un noyau dur, composé d'une dizaine de lycéens et d'étudiants, s'est formé avec les plus investis.

Une lycéenne des Pontonniers, Naïs Huchet, 17 ans, fait partie de la matrice. Ses parents, qui ont une fibre écologique, la soutiennent. « *Tous les vendredis, de 13h à 14h, ils me rédigent des mots d'absences* », raconte-t-elle avec le sourire. Motif annoté : « *Mobilisation pour le climat* ». L'adolescente a poussé sa famille à s'engager davantage. Sa petite sœur l'a imitée lorsqu'elle a décidé de devenir végétarienne il y a trois ans.

## Des profils scientifiques

Dans le sac de Théo Wittersheim, en double licence maths-physique, le livre *Comment tout peut s'effondrer* de Pablo Servigne et Raphaël Stevens : « *On est beaucoup à l'avoir lu dans le groupe.* » Il traite de collapsologie, une approche pluridisciplinaire qui explique la dégradation de la civilisation industrielle. Autre source d'information commune, la chaîne *Partager c'est sympa* sur ●●●

## Moi, 19 ans, militante

*Nolwenn et Lisa font partie du noyau dur de Jeunesse pour le climat.*

### Nolwenn Quiquemelle, étudiante en biologie



« *Ça me bouffe la vie, j'en dors pas la nuit !* » À 19 ans, Nolwenn souffre d'éco-anxiété, un sentiment de désespoir face au dérèglement climatique. « *Je n'arrive plus à avoir de conversation normale avec mes amis* », confie-t-elle. Celle qui se considère comme une « *vegan raisonnée* » boycotte les supermarchés.

En s'installant seule, près de la faculté de biologie de Strasbourg où elle est inscrite en première année de licence, elle peut vivre librement une vie éco-responsable... et s'affranchir des critiques familiales : « *Mes parents se moquent de moi et disent que je suis extrémiste. Ma sœur de 13 ans me traite de bobo-écolo.* » Lorsqu'elle retourne chez eux, dans la campagne lorraine, elle ne leur parle plus de son combat, lassée.

À la confrontation, Nolwenn préfère la concertation. Elle représente Jeunesse pour le climat Strasbourg dans le projet d'élaboration d'un pacte d'aménagement urbain visant à repenser la ville. Après deux réunions, elle a été « *agréablement surprise* » par l'écoute des encadrants. Un seul sujet tabou : le Grand contournement ouest (GCO). « *On m'a répondu "chuuut"* », s'amuse-t-elle en mimant la scène, un doigt sur la bouche.

### Lisa Farault, étudiante à Sciences-Po

Quand indépendance rime avec prise de conscience. Lorsqu'elle quitte son Nord natal pour s'installer dans la capitale alsacienne, Lisa réalise qu'il est compliqué de perpétuer le modèle « *zéro déchet* » familial. Entre ses études à Sciences-Po, son engagement et sa vie étudiante, elle fait le maxi-



mum pour consommer de façon responsable. Cela lui demande de faire ses courses dans quatre magasins différents. Cette ancienne shopping-addict, végétarienne depuis deux ans, va aujourd'hui « *à contre-sens de la société* ». Faire attention dans les gestes du quotidien, refuser les pailles en plastique dans les bars et les emballages papier en boulangerie. Elle aimerait se passer de l'avion mais ne résiste pas à l'appel des vacances familiales. C'est d'ailleurs lors d'un voyage aux Caraïbes qu'elle eu le déclic en découvrant la présence de plastique en pleine nature.

Après avoir écumé les cortèges contre la loi Travail et Parcoursup, Lisa est à l'initiative de Jeunesse pour le climat Strasbourg.

Celle qui « *n'a pas la patience pour lire des livres intelligents* » voit clair sur son avenir et préférerait travailler dans une ONG avec un faible salaire plutôt que d'accepter un emploi « *écocide* ».

●●● YouTube, perçue par ces jeunes comme une référence du militantisme environnemental.

Plusieurs d'entre eux ont un profil scientifique qui, selon Théo, favorise la conscience écologique. « Avec les rapports scientifiques comme ceux du GIEC (Groupe intergouvernemental sur l'évolution du climat), on a des preuves concrètes que les choses arrivent, expose l'étudiant. Grâce à notre compréhension du sujet, on peut le transmettre en étant sûr. Ça crée un engagement. »

Pour Léonie, il ne suffit pas de mesurer les enjeux, il faut aussi savoir construire une cohésion de groupe : « Au début, on était mal organisé, on a tout misé sur le 15 mars. Donc on s'est retrouvé un peu nu ensuite. » Trois mois après son éclosion, le mouvement cherche nouvelle une stratégie. Il faut d'urgence désigner des animateurs pour les réseaux sociaux. L'écart générationnel, entre 15 ans et 24 ans, génère des habitudes différentes : les plus jeunes communiquent sur Instagram, les autres restent fidèles à Facebook. Le mouvement alimente les deux canaux avec des contenus différents. Sur l'application Discord, ils mènent en interne des discussions thématiques. Le noyau dur échange en parallèle sur Messenger.

### Vers des actions plus concrètes

Faut-il s'organiser en association pour garantir la pérennité du mouvement ? Olivier réfute : « Ce serait avouer que le combat sera long alors qu'on veut du changement immédiat. » Une autre limite est soulevée par Léo : refuser le cadre associatif les empêche d'entrer dans les lycées et de pouvoir sensibiliser les élèves. « Pour cela, il faut être reconnu par le ministère de l'Éducation nationale, donc être

## 5%

La réduction annuelle d'émission de gaz à effet de serre en Europe réclamée par Youth For Climate

une association ou une ONG », expose l'adolescent. Pour faire perdurer le mouvement sans l'institutionnaliser, ils songent à changer de formule. Troquer les marches et les rassemblements place Kléber contre des actions « plus concrètes », selon Léonie.

Le 16 avril, ils ont rédigé une déclaration de reconnaissance de l'urgence climatique à destination des candidats aux élections européennes. Elle est le fruit de leur rencontre avec un eurodéputé souhaitant rester anonyme. À deux semaines de la fin de campagne, elle n'a recueilli qu'une quarantaine de signatures. Est-ce dû à un manque d'anticipation ? « Je l'ai su deux jours avant », explique Romaric Thurel, l'un des initiateurs du mouvement national. Cet étudiant de 22 ans en double licence de droit-économie nuance : « Il faut un peu de temps pour faire un phénomène. Nous allons la faire monter en épingle avec des apéros sur les élections européennes partout en France. »

Certains savent que l'aventure se terminera pour eux à la fin de l'été. « L'année prochaine, je ne serai pas forcément à Strasbourg mais je continue à m'investir ici jusqu'à ce que je ne puisse plus », annonce Naïs, qui rêve d'étudier en Écosse. Romaric veut rester confiant sur le renouvellement du mouvement : « Si des gens ne poursuivent pas à la rentrée, d'autres jeunes continueront l'aventure. » Déjà une semaine de sensibilisation par des experts, la *Wake up week for climate*, est prévue en septembre pour apporter du sang neuf.

**OraneDelépine  
Maxime Glorieux**

\*Le prénom a été changé

# Profils d'engagés

*Maître de conférence en sociologie à l'université de Strasbourg, Sabelle Hajek identifie trois profils de militants en fonction de leur socialisation.*

### Par le cercle social

Certains baignent dans une culture militante dès leur jeune âge et développent une dimension altruiste très prononcée. C'est le cas de Zoé Mary, étudiante de 22 ans à Sciences Po Strasbourg, qui a rejoint le collectif Alternatiba en octobre 2018. Ses grands-parents sont soixante-huitards et ont participé à la lutte du Larzac dans les années 1970. Sa mère est institutrice et engagée dans la pédagogie alternative. La tradition militante passe les générations et les causes. Ainsi, plusieurs jeunes s'impliquent d'abord dans des ONG telles Amnesty international avant de s'approprier la cause écologique.

### Par le domaine professionnel

Guillaume Lussault voulait que son métier soit en relation avec la planète et l'écologie afin de changer les choses de l'intérieur. Aujourd'hui âgé de 34 ans, il a fait une licence pro en protection de l'environnement avant de travailler dans une boîte de détection de pollution. Il

s'est rendu compte de l'urgence environnementale et a rejoint Alternatiba en septembre 2018. Ce cheminement s'inscrit parfois dans le temps long. À l'instar de plusieurs Hypercafé de Strasbourg qui sont tenus par des professionnels qui dénoncent l'obsolescence programmée.

### Par la sphère individuelle

Ces jeunes n'ont pas de culture politique particulière et construisent leur parcours dans l'espace privé. Aurore Ginouvès, en 1<sup>ère</sup> littéraire au lycée Kléber, est devenue végétarienne par elle-même à l'âge de cinq ans. Les grèves scolaires étaient une opportunité pour franchir le pas et devenir militante. Très souvent, la lutte contre le gaspillage, le choix du zéro déchet ou la volonté de devenir végétarien constituent les prémices de leur engagement. L'étape suivante consiste à convertir l'entourage.

**Pauline Boutin  
Mickael Duché**

# De Fessenheim à la grève scolaire

*Dans une région pionnière pour l'écologie française, les différentes générations de militants se cotoient, dialoguent mais ne se ressemblent pas.*

**P**lace aux jeunes ! Voilà le crédo des militants écologistes des anciennes générations. En Alsace, les nouveaux mouvements de jeunesse pour le climat s'inscrivent dans une histoire particulière. Les premières luttes antinucléaires en France ont débuté à Fessenheim (Haut-Rhin) dès 1972. Sans oublier le combat mené contre le projet du Grand contournement ouest (GCO) à Strasbourg depuis deux décennies. Francis Dopff, vice-président d'Alsace nature, militant écologiste depuis un demi siècle, se réjouit : « *Je trouve ça fantastique que les jeunes prennent le relais. C'est à eux de prendre les choses en main en matière d'écologie.* »

Cette expérience locale permet de transmettre aux jeunes un savoir-faire en termes de militantisme. Certains proposent des formations. Les adhérents aguerris d'ANV Cop 21 organisent des apprentissages à l'action non violente. Mathilde Georges, étudiante en droit, bénévole à Alternatiba, en a bénéficié : « *C'est important pour informer des risques encourus lors des manifestations : arrestation, garde à vue, poursuites judiciaires.* » Colin Wagner est en service civique à Alsace nature. Également membre de Il est encore temps Strasbourg et organisateur principal des marches pour le climat, il détaille : « *Au début, on était un peu perdu. Grâce aux militants expérimentés, j'ai appris la logistique d'une marche : le tracé, le service d'ordre, la déclaration en Préfecture, les banderoles...* »

## Chercher la relève

L'alliance des générations n'est cependant pas systématique. Plusieurs activistes âgés se refusent à être des donneurs de leçon. Jean-Marie Brom, candidat sur la liste de La France Insoumise pour les élections européennes et militant antinucléaire de la première heure, invite les jeunes à rester à l'écart des anciennes structures : « *Nous n'avons pas à dire ce qu'ils doivent faire. Il ne faut pas oublier l'expérience des plus vieux, mais il faut aussi s'en méfier.* » Un sentiment partagé par Didier\*, engagé depuis 1995 contre l'enfouissement des déchets nucléaires à Bure (Meuse) et aujourd'hui anti-GCO : « *Je ne veux pas prendre la figure du sachant, même si on peut débattre avec ces jeunes mouvements.* »

Francis Dopff se félicite quant à lui de la création d'un groupe jeune au sein d'Alsace nature, tout en précisant : « *On est à la recherche de la relève mais ils sont autonomes.* » Dans les faits, ils s'organisent indépendamment de la fédération : organisation d'événements propres, réunions, sensibilisation dédiée aux jeunes. Colin Wagner, coordinateur du groupe Jeunes précise : « *C'est une volonté de la part d'Alsace nature qu'on apporte des idées nouvelles sans qu'ils interfèrent avec notre façon de faire.* » Un espace libre qui permet à cette nouvelle génération



■ Les Écoféministes manifestaient le 1<sup>er</sup> Mai dans les rues de Strasbourg.

d'innover et de créer des mouvements d'une forme nouvelle. Au lieu de se fédérer en association loi 1901, ils s'organisent en collectifs ou en groupements libres. Moins structurés et hiérarchisés, ces mouvements accordent plus de place à l'autogestion.

## Absence de dirigeants

Ce cadre plus flexible permet un degré d'engagement variable. Zoé Mary, étudiante à Sciences Po Strasbourg, est dans le collectif Alternatiba depuis quelques mois. Au début, elle participait ponctuellement, aujourd'hui elle est chargée de la communication interne et externe du collectif. « *En ce moment, je suis très engagée. Ça peut changer en fonction de nos obligations personnelles* », constate l'étudiante.

Les réunions se déroulent en cercle et sont ouvertes à tous. « *Chacun a la parole et tout le monde est concerné* », précise Lauriane\*, du groupe Écoféministes depuis un an. Les collectifs ne mettent pas en place de système d'adhésions : plus simple et plus adapté aux souhaits des jeunes. « *Chaque personne qui vient est comptée dans le collectif* », précise Zoé Mary. Ces mouvements revendiquent l'absence de dirigeant et prônent une gestion collective décidée en concertation. Pourtant, des leaders naturels émergent. À l'image de Greta Thunberg, icône médiatique mondiale devenue héraut de la lutte contre le réchauffement climatique.

**Pauline Boutin  
Mickael Duché**

\*Les prénoms ont été changés.

## 1965

année de création d'Alsace nature

# Grandir au cœur de l'opposition



**Depuis 1973, les Kolbsheimois vivent avec la crainte de voir surgir une autoroute dans leur forêt. Des jeunes du village, élevés avec le GCO, sont amers.**

Louis-Victor n'était pas revenu depuis un mois. Entre-temps, la forêt où il jouait enfant est devenue un champ de boue. Sa voix est tremblante : « *Forcément, ça prend aux tripes.* » Cette terre retournée est le théâtre d'un chantier du Grand contournement ouest (GCO), l'autoroute qui doit désengorger Strasbourg des poids lourds. Le projet est controversé, notamment sur le plan écologique. Ses opposants dénoncent le déplacement du déjà menacé grand hamster d'Alsace, la dégradation de la qualité de l'air et la destruction de terres fertiles. Une partie de cette autoroute doit passer à Kolbsheim, un village de 900 habitants. 15% ont entre 15 et 29 ans (Insee, 2015). Ils ont grandi avec le projet, lancé dans les années 1970.

## Leur terrain de jeu rasé

Louis-Victor, 23 ans, et sa sœur Éloïse, 21 ans, ont toujours vécu à Kolbsheim. Ils se rappellent leurs premières manifestations en 2006, quand une enquête publique relance le débat : « *Quand on est petite et qu'on nous dit qu'on va raser notre terrain de jeu, on ne comprend pas, se souvient Éloïse. J'étais révoltée.* »

En janvier 2016, la filiale de Vinci, Arcos, signe le contrat de concession. La même année, Louis-Victor et Éloïse commencent à occuper un terrain qui deviendra une Zone à défendre (ZAD)

au mois d'avril. Au milieu des bois, les jeunes Kolbsheimois organisent des soirées, invitent des artistes et attirent dans leur village des centaines d'opposants au GCO. Des zadistes, venus de Notre-Dame-des-Landes ou d'ailleurs, s'installent. À leur contact, Louis-Victor et Éloïse développent leur conscience écologique.

Justin, 18 ans, les aide. L'étudiant en cinéma connaît Louis-Victor et Éloïse depuis tout petit, il est arrivé dans le village à 5 ans. Ses parents, intermittents du spectacle, l'ont emmené défilé « *dans la poussette* » aux manifestations du 1<sup>er</sup>-Mai, de l'entre-deux-tours de l'élection présidentielle de 2002, puis contre le GCO en 2006. À l'époque, ce n'est pas l'idée d'une route qui l'affecte : « *On m'a parlé du grand hamster d'Alsace. C'est dur, pour un enfant, de penser qu'on va tuer ou déplacer un animal.* » Depuis, il « *n'a jamais été question d'arrêter.* »

Le 10 septembre 2018, le préfet valide l'arrêté qui lance les travaux de la rocade. Les zadistes sont délogés. Louis-Victor, Éloïse et Justin sont présents. « *On a eu l'impression d'être en état de guerre. Des patrouilles de CRS tournaient dans les rues, l'hélicoptère nous survolait toute la journée, un barrage était installé à l'entrée de Kolbsheim, détaille Justin. On se faisait gazer à la ZAD et dans le village.* » La désillusion est grande à l'égard des forces de sécurité. « *Ils ne font que leur taf, mais c'est*

■ **Éloïse et Justin se connaissent depuis plus de 15 ans**

*un sale boulot, déclare Louis-Victor. Chez certains, on sentait une âme derrière le bouclier ; d'autres étaient comme RoboCop. Avant j'étais admiratif des membres des forces de l'ordre. Ma vision des choses a changé.* » « *Et puis, renchérit Éloïse, il y en a forcément qu'on connaît, le pote de machin, le copain de truc, qui habite dans le coin.* »

## 1973

Première mention du GCO, dans le Schéma directeur d'aménagement et d'urbanisme (SDAU) de Strasbourg

## Dégus des politiques

Les trois amis se méfient aussi des personnalités politiques. Ils se souviennent des premiers défilés, avec les socialistes Roland Ries, maire de Strasbourg, et Robert Herrmann, à la tête de l'Eurométropole qui se sont depuis ralliés au projet. Justin se sent impuissant : « *On a l'impression de crier à côté de leur oreille. Ils ne veulent pas nous entendre.* »

L'arbre dans lequel avait été construit la cabane de Louis-Victor et Éloïse a été coupé ; celui au pied duquel ils ramassaient des noix ne devrait pas tarder à disparaître. En mars 2019, le dernier recours administratif contre la rocade déposé par Alsace nature a été retoqué. Les jeunes du village, tendus, ont du mal à imaginer l'après-GCO. « *On ne s'est pas rendu compte que ça pouvait vraiment se faire* », avoue Justin. « *C'est un bout d'histoire qu'ils ont rasé* », juge Éloïse, pendant qu'en bas de la commune, les tractopelles grondent et remuent leur terre.

## 2016

marque le début de la ZAD. Elle est évacuée le 10 septembre 2018

**Judith Barbe**

# Rebelle des bois



Emma Conquet/Cuej

**À 22 ans, Joe expérimente un mode de consommation alternatif. Une vie à contre-courant.**

**C**hapeau de pirate avec « Anarchie » brodé au fil rouge, veste à franges et bottes de cuir, Joe est prête pour cueillir son dîner. Au menu, brocoli sauvage et ail des vignes ramassés sur les talus d'un chemin de Kolbsheim. La jeune femme s'est installée mi-janvier dans la Zone à défendre (ZAD) du Moulin, construite en opposition au Grand contournement ouest (GCO). Depuis ses 19 ans, Joe vadrouille de ZAD en squat, avec son chat et son sac à dos. Elle lutte à sa manière pour l'environnement en s'opposant radicalement à la société de consommation. Selon elle, pour mesurer l'importance de la lutte pour le climat, « il faut vivre dans la nature et la comprendre ».

## L'art de la récupération

Il y a trois ans, cette Bretonne originaire de Vannes, en deuxième année d'école d'art, quitte ses études pour une vie itinérante qui commence par Notre-Dame-des-Landes (NDDL).

Avec ses parents, artistes sculpteurs, elle apprenait déjà à vivre différemment : « Pendant les vacances, on voyageait en camion. »

« Jojo », comme la surnomment ses amis, ne se revendique pas « écolo ». Elle ne manifeste pas et ne fait partie d'aucun groupe politique. « Si tu n'aimes pas le système dans lequel tu es, n'y participe pas », prône-t-elle. Huile d'olive et miel, ce sont les deux seuls écarts qu'elle s'octroie. Sinon, elle boycotte toute forme d'achat.

Joe se nourrit, se lave et s'habille avec des produits récupérés. Avec ses camarades de la ZAD, cette « pirate », comme elle aime le dire, va régulièrement se fournir dans les poubelles des magasins : « Avec une récup, on peut nourrir 40 personnes pendant deux jours. » Lorsqu'elle trouve des légumes germés dans une benne à ordures, Joe les replante. Elle critique les absurdités du traitement des déchets par les industriels : « Ils brûlent même les tomates pourries alors que ce n'est que de l'eau. Moi, je les jette au compost. L'air de rien, on fait le tri des trois grandes surfaces qui sont autour de nous. »

Malgré son mode de vie rudimentaire, Joe cherche encore à réduire son empreinte carbone. Elle a arrêté la cigarette et « roule parfois à l'huile de friture ». Cette passionaria prévoit

■ Joe vit dans une caravane sur la ZAD du Moulin.

d'ailleurs de troquer son utilitaire C15 contre un vélo et valorise le covoiturage.

« Joe veut faire avancer les choses, mais je ne suis pas toujours d'accord avec elle. Son fonctionnement est plus anarchiste, plus individualiste. Quand elle veut agir, elle n'attend pas l'avis des autres, mais elle est hyper sociable », confie Clara, une camarade zadiste.

Assises en cercle à l'extérieur sur des canapés de fortune et des sièges en palette, une dizaine de personnes cassent la croûte. Elles se dissimulent sous de faux noms « pour ne pas avoir de problème ». Pour la plupart, c'est leur première occupation. Joe est une habituée de la vie en communauté. Pourtant ce jour-là, elle cherche la tranquillité dans sa caravane, à l'écart du reste du groupe.

## « La lutte est médiatique »

Ni assurance, ni compte en banque, la seule dépense de Joe, c'est son forfait téléphonique, que ses parents lui paient, « pour avoir des nouvelles ». Elle s'en sert pour alimenter son compte Facebook. Sur sa page « Piraterie à roulettes », suivie par 22 000 personnes, la Vannetaise relaie ses astuces écolo et filme son quotidien anticonformiste : « La lutte est médiatique. Je veux montrer que c'est possible. » Cette artiste obtient parfois une rétribution pour ses films amateurs. « J'ai déjà reçu 400 euros d'une association pour avoir diffusé un documentaire sur NDDL », sourit-elle, gênée d'évoquer sa notoriété. Le 28 septembre prochain, la jeune femme comparaitra devant le tribunal correctionnel de Strasbourg pour vol en réunion avec douze autres zadistes. « Début mai, on a reconstruit une cabane sur le tracé du GCO et pour faire barricade, on avait déplacé des barrières de chantier », raconte Clara.

« Beaucoup de gens disent que je vis de manière utopique, remarque Joe, mais c'est le capitalisme qui est utopique, en nous faisant croire que nos ressources ne sont pas limitées et que le pétrole est inépuisable. »

**Emma Conquet  
Julie Gasco**

**22 000**

personnes suivent Joe sur sa page Facebook « Piraterie à roulettes »

# Dans le viseur des partis

Europe Écologie-Les Verts s'intéresse de près aux jeunes mouvements écologistes en vue des municipales de 2020.

Ce mardi 7 mai, ils sont tous réunis au Café Atlantico. L'Alternatiba, la soirée mensuelle des écolos, a attiré une trentaine de personnes. D'un côté, une pinte de bière à la main, les associations vertes Alsace nature, Zéro déchet et Alternatiba. De l'autre, rassemblés autour d'une table en bois, des membres de Jeunesse pour le climat, le nouveau mouvement des adolescents. Enfin, assis sur les bancs, le parti Europe Écologie-Les Verts (EELV).

Dans le milieu écologiste, rien d'étonnant à retrouver apolitiques et politiques au même endroit. Jusqu'à présent, EELV se contentait de prêter son local aux associations. « *Le parti nous aide pour imprimer des tracts ou emprunter un mégaphone* », ajoute Colin Wagner, coordinateur du groupe Jeunes Alsace nature.

Mais les Verts pensent déjà aux municipales de 2020. Ils ont lancé Envie d'Écologie en février dernier, un forum auquel sont invités les citoyens. Une manière aussi de renforcer les liens avec les associations environnementalistes implantées dans l'Eurométropole depuis plusieurs années. « *Elles vont nous aider à écrire notre programme car elles disposent d'une expertise sur les sujets qui les touchent* », expose Silvio Philippe. À 24 ans, le co-animateur du groupe strasbourgeois d'EELV est à l'origine de l'initiative.

## Une jeunesse difficile à apprivoiser

Du côté des associations, cette proximité divise. « *La relation avec EELV est loin d'être tranchée*, nuance Aurélie Kosman, engagée à Alternatiba depuis octobre. *Sur 20 militants, nous sommes trois à être allés au forum.* » À titre personnel, elle envisage de se rendre aux réunions du parti. « *Forcément, les écolos draguent les associations* », analyse Nicolas Falempin, animateur d'Alternatiba et d'Alsace nature.

L'émergence de mouvements fédérant les plus jeunes représente une opportunité pour les Verts. Mais le



Clara Guichon/Cuej

■ **Pour séduire les jeunes, EELV avait installé une urne, place Saint-Étienne le 6 mai, pour voter pour le climat.**

rapprochement est laborieux. Lundi 6 mai, EELV a investi la place Saint-Étienne, fréquentée par les adolescents au déjeuner. Une urne symbolique et des papiers portant l'inscription « Je vote pour le climat ». En une heure, la boîte en carton recueille à peine dix bulletins. « *On a peu de contacts avec*

*eux, reconnaît l'écologiste Silvio Philippe. On doit apprendre à cerner leur forme de militantisme.* »

Maëlle, membre de Jeunesse pour le climat, reste sceptique.

« *On ne veut pas être récupérés*, explique la lycéenne en terminale L aux Pontonniers. *L'environnement, ça dépasse les partis.* »

Même prudence pour les Écoféministes, un col-

lectif né en octobre dernier. « *Je ne suis pas dégoûtée par la politique, mais j'ai compris que c'était un milieu où les gens retournent leur veste*, confesse Clara, militante de 19 ans. *Les élus de l'Eurométropole ont organisé une consultation publique pour le Grand contournement ouest (GCO). On s'est tous mobilisés. Et ça n'a pas eu d'effet* », juge-t-elle.

Quand EELV consolide son ancrage, les partis de gauche tentent de tisser des

liens avec les associations. « *On organise des réunions publiques pour sensibiliser les militants à des sujets concrets, tels le GCO* », détaille Améris Amblard, étudiante en licence d'histoire et référente locale de Génération.s, le parti de Benoît Hamon. La France Insoumise espère aussi fédérer au lendemain du scrutin européen. « *On n'en est pas encore arrivé là, mais on suit Zéro déchet et certains de nos adhérents sont membres d'Alternatiba* », explique Kevin Loquais, militant de 29 ans.

## Surveiller sans récupérer

La prudence reste de mise face aux récents mouvements. « *Si on arrive frontalement, on va passer pour des vieux cons* », abonde Mathieu Béchu Diaz, encarté à Écolo Alsace, une nouvelle plateforme politique. Kevin Loquais salue l'engagement des jeunes, mais regrette leur manque de clarté : « *Ils veulent que les choses changent, mais ils n'ont pas de propositions concrètes. Si c'était le cas, on serait prêts à les prendre en compte.* »

Pourtant, les partis politiques gardent un œil sur les actions des adolescents. Ils participent aux marches pour le climat, troquant leurs grandes banderoles contre des badges. Moins visibles, mais bien présents.

**Nicolas Arzur et Clara Guichon**

## Ma mesure phare



**Antoine Mehmenpazir**  
16 ans, élève en 2<sup>de</sup> au lycée Kléber

« *Je mettrais en place des défis du mois ou des journées défi. Une journée sans voiture par exemple, comme dans les années 1970 en Belgique et en Suisse.* »

## 55 ans

Âge moyen des adhérents d'Europe-Écologie-Les-Verts

# « Faire de l'A35 une vraie ceinture verte »

*Christel Kohler, adjointe Ville en nature et nourricière au maire de Strasbourg, fixe le cap environnemental de la commune.*

**À Strasbourg, la pollution de l'air cause environ 150 décès par an et 30% des nouveaux cas d'asthme chez les enfants. Quelles actions sont à mettre en place pour protéger immédiatement sa population ?**

Il faut annoncer une interdiction du diesel à Strasbourg et sur l'Eurométropole, en 2025 au plus tard, afin que les flottes de véhicules des entreprises se préparent. Outre le fait qu'il est fortement émetteur en oxydes d'azote, le diesel dégage des nanoparticules plus fines, qui touchent notamment le cerveau, avec des risques de développer des Alzheimer prématurés.

En parallèle, il faut inciter les personnes à changer de véhicule avec une aide aux transports en commun ou au remplacement des véhicules anciens. Ce sera l'un des enjeux des municipales de mai 2020.

L'autre enjeu, c'est l'avenue du Rhin, qui depuis 2012 fait l'objet d'un arrêté d'interdiction du trafic de transit. Mais celui-ci n'est pas respecté car il n'y a pas d'aire pour arrêter les camions. Il faut mettre en œuvre des contrôles et augmenter les amendes qui aujourd'hui sont beaucoup trop faibles (22 euros).

**58% des émissions d'oxydes d'azote proviennent des transports routiers. Une fois le Grand contournement ouest (GCO) construit, comment s'assurer d'une réduction drastique de cette pollution ?**

Le GCO n'a de sens que s'il est assorti d'une requalification de l'A35, avec une voie dédiée aux transports en commun et au covoiturage. La Zone à faibles émissions (ZFE) n'aurait pas d'intérêt si elle n'était pas à l'échelle

de l'Eurométropole. Il faudra que chacun se positionne, mais on ne doit pas mettre trente ans à requalifier l'A35 ! Il faut en faire une vraie ceinture verte autour de Strasbourg. Ce serait une mauvaise idée d'utiliser la bande d'arrêt d'urgence pour faire une voie dédiée aux transports en commun et au covoiturage. Car cela n'aurait aucun effet sur la baisse du trafic.



**En 2017, la part du bio a été fixée à 30% dans les cantines scolaires. Où en est-on ?**

Nous sommes aujourd'hui à 30% de bio et 40% de produits issus de circuits courts dans les cantines. Le bio, c'est bien, mais s'il vient de l'autre bout de la planète, ça ne sert à rien. On a considéré le pourcentage de bio qui pouvait être approvisionné en local, et ce n'est pas simple. On distribue des fruits au goûter pour les enfants, mais la production locale de pommes bio est insuffisante pour toutes les écoles de Strasbourg.

On ira plus loin quand la production agricole locale nous offrira cette possibilité. L'Eurométropole offre une aide à la reconversion des agriculteurs par une mise à disposition de terrains. On essaye d'être facilitateur, mais c'est à l'échelle européenne que ça se joue.

**« Il faut annoncer une interdiction du diesel à Strasbourg et sur l'Eurométropole en 2025 »**

**La fin du plastique dans les cantines scolaires a été annoncée pour 2021. Comment cette mesure se traduit-elle sur le terrain ?**

L'objectif est de sortir du système de barquettes en plastique. Mais cela a un coût énorme : 1,5 million d'euros. Tout le process doit être changé. Il faut trouver des fours qui soient aux bonnes dimensions des barquettes en inox, mais également un système de stockage et de lavage adapté.

**Avec Lille et Lahti (Finlande), Strasbourg est en finale pour le titre de capitale européenne verte en 2021. Êtes-vous confiante ?**

Les dossiers portent sur douze critères, notamment la qualité de l'air, sur laquelle on est en retard par rapport à d'autres villes européennes. Mais sur la nature et la biodiversité, on est très forts. Environ 1 000 arbres sont plantés chaque année. Pour obtenir ce prix, il faut emmener avec nous toutes les parties prenantes. Nous sommes le modèle français des écoquartiers !

**Jérôme Flury, Maxime Glorieux  
Clara Guichon**

# Antispécisme à toutes les sauces

Actions-chocs ou simple tractage : pour lutter contre le spécisme, chaque organisation à son mode d'action privilégié.



Aya Alkhiyari / Cuéj

**D**imanche 12 mai, une dizaine de militants investissent la rue des Grandes-Arcades à Strasbourg, pour dénoncer le spécisme : une idéologie qui postule la supériorité de l'être humain sur les animaux. Vêtus de noir, quatre activistes d'Anonymous For the Voiceless forment un Cube of Truth, en se mettant dos à dos. Les anonymes des sans-voix, le cube de la vérité : si l'anglais est omniprésent, c'est parce que le mouvement est né en Australie en 2016.

Sur les écrans d'ordinateurs tenus à bout de bras, les militants montrent des vidéos de maltraitance d'animaux dans des élevages et des abattoirs. Ni tractage ni slogan. Les règles sont claires : la discussion n'est engagée qu'avec les personnes qui s'arrêtent plus de quelques secondes. À l'extérieur du cube, les *outreachers*, militants à visage découvert, échangent avec les passants. « Notre but est de provoquer des questionnements sur leurs habitudes de consommation quotidienne,

sans les agresser », explique Astride, 28 ans, étudiante et coréférente de l'antenne strasbourgeoise de l'association.

Interpeller le grand public, c'est aussi l'objectif de 269 Life France, la plus médiatisée des associations antispécistes. « C'est un levier pour faire parler de notre lutte », constate Jim, un étudiant de 21 ans.

## Une visibilité croissante

L'an dernier, 269 Life France a mené une dizaine d'actions à Strasbourg, comme à l'occasion de la journée mondiale pour la fin de la pêche, le 30 mars, quand les militants ont posé la joue traversée par un hameçon. « L'impact médiatique de cette mobilisation a été énorme », se réjouit Aline en première année de master à Sciences Po Strasbourg. Elle milite dans plusieurs associations, dont Animalise, créée en octobre 2018 par des étudiants strasbourgeois. « La visibilité dans les médias du mot antispéciste est très importante pour nous », poursuit la jeune femme.

■ **Le Cube of Truth reste immobile pendant toute la durée de l'action.**

D'où le recours à des mises en scène sanguinolentes.

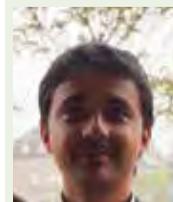
Pour d'autres militants, ces happenings sont contreproductifs. « Ils n'invitent pas les gens à apprendre davantage sur l'antispécisme car ils se sentent agressés. Ça bloque le dialogue », regrette Jérémy, ex-militant de 269 Life France. À ses yeux, le meilleur moyen de sensibiliser reste le débat.

L214 prône des actions plus consensuelles comme des tractages et des sit-in, mais aussi le tournage de vidéos clandestines dans des abattoirs. Si ces enregistrements choc sont les plus relayés, les autres actions de L214 « atteignent la cible sans l'agresser visuellement, dans un cadre convivial », estime Jérémy.

Chez Animalise, la lutte contre le spécisme se traduit plus par des projections de films et des conférences. Un débat sur les méthodes alternatives à l'expérimentation animale a récemment été organisé en présence de Pascal Ancé, directeur de Silabe. C'est la plateforme adossée au centre de primatologie de l'Université de Strasbourg, chargée de fournir les singes de recherche. « Nous revendiquons la fermeture de ce centre », précise Aline. Les militants se mobilisent désormais pour rencontrer Michel Deneken, président de l'Université de Strasbourg.

**Aya Alkhiyari**

## Ma mesure phare



**Kévin Loquais, 29 ans, militant France Insoumise, demandeur d'emploi**

« Je retournerais à la production locale et biologique, en taxant les produits en fonction des kilomètres qu'ils ont parcourus pour arriver à destination. »

**80%**

des Français considèrent la cause animale comme « importante » ou « très importante » (sondage Ifop pour le collectif AnimalPolitique, 2017).



## Minuit, Kléber : opération luciole

*Armés de balais coiffés de cintres, les jeunes activistes éteignent les vitrines des magasins allumées la nuit. Une action simple et ludique.*

**U**ne heure du matin, samedi 11 mai, place Kléber. Alors que certains sortent pour danser, ils sont une vingtaine de jeunes, équipés de balais prolongés par des cintres. L'étrange troupe se déploie dans les rues environnantes. Objectif : désactiver les interrupteurs des boîtiers situés à l'extérieur des vitrines, là où les commerces laissent leur lumière allumée la nuit. Ils veulent faire respecter la loi qui impose aux enseignes l'extinction des feux entre 1h et 6h du matin.

### Chauffer les militants

« C'est une action citoyenne », résume Olivier, 22 ans, l'un des fondateurs du collectif strasbourgeois Jeunesse pour le climat qui organise cette « opération luciole » pour la première fois. Son groupe n'est pas le seul à mener ces opérations. Les Jeunes d'Alsace nature s'y adonnent aussi. « C'est une action concrète qui intéresse les jeunes et regroupe plusieurs enjeux, dont l'économie d'énergie, la protection de la biodiversité et la pollution lumineuse », détaille Albéric, 25 ans. Il s'agit de protéger le climat mais aussi de proposer une forme plus séduisante de militantisme.

« L'idée était aussi de relancer une dynamique avec des jeunes ayant une faible expérience du terrain. » L'acte est simple et ludique.

Baptiste, 27 ans, membre de l'antenne strasbourgeoise de l'association Résistance à l'agression publicitaire, a déjà organisé huit opérations d'extinction. Avec ses amis, il a développé une méthode : ils remplissent des formulaires pour noter le nom des commerces, si leurs néons étaient allumés, s'ils ont pu être éteints. Ils portent sur eux les textes de loi justifiant leur action, pour parer à toute interpellation éventuelle. S'ils constatent lors de leurs prochaines sorties que les réfractaires ne se conforment pas à la règle, ils enverront peut-être un courrier à la mairie.

Cependant la situation s'améliore. « Les enseignes qui restent allumées font désormais plutôt figure d'exception », se réjouit Baptiste. Il attend dorénavant de savoir quelle mesure prendra l'Euro-métropole. Va-t-elle élargir la plage horaire établie par la loi ? Réponse lors du vote du nouveau règlement local de publicité intercommunal, prévu pour le deuxième semestre de cette année.

**Texte et photos : Jérôme Flury**





# Au primaire, démarches pour le climat



*Préservation de la biodiversité, réduction de l'impact écologique, les enseignants regorgent d'idées pour impliquer leurs élèves.*

**M**aitresse ! J'ai trouvé une petite bête jaune ! » Ce jeudi matin, les élèves de CE2 de Perrine Stiltz arpentent les allées boueuses du jardin pédagogique du centre socioculturel de Koenigshoffen. Une loupe à la main, ils sont à la recherche d'araignées, d'escargots et autres vers de terre. Bientôt, c'est au cœur de leur propre établissement que les enfants pourront observer ces bestioles. Depuis le début de l'année, cette classe de l'école Éléonore, à HautePierre, participe au dispositif éducatif « Protéger l'environnement, j'adhère ! » (PEJ). « L'idée est de créer un refuge pour la biodiversité dans la cour », explique l'enseignante. Un potager existe déjà.

### « Les enfants étaient à fond ! »

« Le but est de réaliser un jardin où la nature soit maîtresse des lieux », développe Matthieu Bafaro, animateur au Centre d'initiation à la nature et à l'environnement (Cine), qui accompagne la professeure dans sa démarche. Cette année, sept autres classes de maternelle et d'élémentaire construisent un projet PEJ dans l'Eurométropole. L'Association régionale pour l'initiation à l'environnement et à la nature en Alsace (Ariena) pilote le dispositif depuis plus de vingt ans et finance les heures dispensées par les animateurs.

**200** enfants prennent part à un projet PEJ cette année

À La Wantzenau, la classe de CE2 bilingue de l'école III et Ried planche sur les chaînes alimentaires d'une mare. « *Les omnivores, c'est pour Timothée !* », lance un bambin. Autour de la table, les écoliers rangent les êtres vivants selon leur régime. Ils les ont observés la semaine précédente lors d'une sortie pêche. « *Les enfants étaient tous à fond ! On sent un réel besoin de s'intéresser à la nature* », sourit Marie-Christine Hantzche, leur professeure.

La classe a pour projet de construire et animer une sortie nature dans la forêt de la commune, le 15 juin, à l'occasion de sa mise en réserve. Mais avant, il faut s'initier au fonctionnement de la biodiversité : construire une chaîne alimentaire, c'est comprendre les interactions du vivant. « *Si la grenouille disparaît, les moustiques vont pouvoir se reproduire. Ça vous ferait plaisir que les moustiques soient plus nombreux ?* », interroge l'institutrice. Réponse unanime : « *Non !* »

### Un cheminement entre les classes

Dans la classe voisine, Joëlle Bertin et ses CM2 ont choisi de participer au Parlement des enfants. Cette année, les élèves de toute la France étaient invités à faire des propositions sur « *le bon usage du numérique* ». Sa classe a imaginé une loi visant à réduire l'impact écologique des boîtes mail et des appareils numériques. « *On tente de*

# Les cotons ont la cote

*Mini-entreprise lycéenne, Cot'n'co se veut durable et solidaire.*

Il y a 54 euros dans la caisse au lieu de 66. On doit vérifier pour trouver d'où vient l'écart », prévient Julien, responsable du pôle financier. Les yeux rivés sur son écran d'ordinateur, la PDG, Anaïs, vérifie ses mails, avant de croquer dans son sandwich. Cette scène, courante dans une PME, se déroule dans une salle de cours du lycée Kléber à Strasbourg. Comme tous les vendredis, entre midi et deux, treize élèves de 2<sup>nd</sup>e se transforment en employés de Cot'n'co, leur mini-entreprise de cotons démaquillants lavables.

Le 5 mai, ils ont remporté le concours régional de mini-entreprises lycéennes et post-bac « Entreprendre pour apprendre » (EPA). Leur professeure encadrante, Lauranne Rohmer, les encourage : « Vous avez assuré à l'oral devant le jury. Je suis fière de vous. Maintenant, il va falloir tout donner pour la prochaine étape. » Les lycéens se préparent pour les finales nationale et européenne qui auront lieu du 3 au 5 juillet à Lille. Ils espèrent marcher dans les pas de leurs aînés : l'an dernier, huit élèves du lycée Kléber avaient représenté la France avec leur mini-entreprise de pailles biodégradables PopStraw.

## « Faire bouger les choses »

Le projet Cot'n'co est né de la volonté d'associer entrepreneuriat et développement durable. Pour fabriquer les cotons, les lycéens ont trouvé un accord avec Emmaüs Mundolsheim, qui leur fournit aussi des tissus recyclés. « L'aspect écologique nous a plu car le coton lavable est une très bonne alternative au jetable », observe Thomas Husenet, éco-conseiller chez Emmaüs. La production solidaire souhaitée par les jeunes entrepreneurs a aussi séduit l'association caritative, qui en a profité pour créer son premier atelier de couture et employer une salariée en réinsertion sociale.

Avec leur mini-entreprise, ces élèves ont trouvé un moyen de lutter contre le gaspillage de façon solidaire. Mais leur engagement pour la transition écologique ne s'arrête pas là. Ils sont plusieurs à avoir foulé les rues de Strasbourg lors de la grève mondiale pour le climat du 15 mars. « Il faut qu'on montre qu'on est engagés, qu'on a des convictions, estime Antoine. On se rend compte de l'importance de recycler, surtout depuis qu'on a monté une entreprise basée sur ça. » Julien faisait, lui aussi, partie du cortège : « On essaie de faire bouger les choses. Maintenant, au quotidien, on fait plus attention à notre impact écologique. »

L'aventure s'arrêtera à la fin de l'année scolaire pour les jeunes entrepreneurs, mais pas pour Cot'n'co. Emmaüs Mundolsheim a accepté de poursuivre l'activité de l'entreprise et, pourquoi pas, d'étendre la gamme.

**Hugo Bossard et Laurie Correia**



Hugo Bossard / Cuej

■ *Après une sortie d'observation sur le terrain, Marie-Christine Hantzche apprend à ses élèves à construire une chaîne alimentaire.*

créer un cheminement d'une classe à l'autre, précise l'enseignante. Avec Marie-Christine Hantzche, on a toutes les deux la volonté d'introduire une partie de développement durable dans nos cours. »

Écologiste convaincue, Fabienne Hill réalise tous les ans un projet avec ses CE1 de l'école Sainte-Aurélie à Strasbourg. L'arrivée du tram dans le quartier a décimé les arbres qui se dressaient boulevard de Nancy, en face de l'établissement. Pour venir en aide aux oiseaux, l'enseignante a donc sollicité la Ligue pour la protection des oiseaux (LPO) via le dispositif PEJ. « L'objectif est la création d'un jardin dans la cour avec des plantes à graines pour les oiseaux et d'autres qui attirent les insectes », explique-t-elle. Pour les enfants, c'est l'occasion de s'initier au jardinage et de découvrir de nouveaux volatiles.

Depuis le début du mouvement de la jeunesse en faveur du climat, Fabienne Hill a décidé de réaliser des ateliers écolos chaque vendredi après-midi. « Je crois beaucoup à la force de la parole de l'enseignant. On doit être des modèles pour eux », estime-t-elle. Au programme de ces ateliers, confection d'emballages en tissu pour remplacer le film alimentaire ou fabrication de lessive écologique à rapporter à la maison.

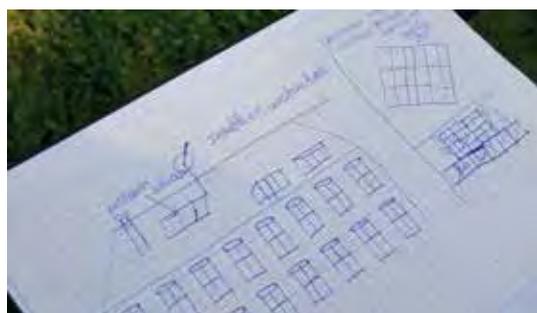
**Hugo Bossard et Laurie Correia**

## 755

cotons vendus par Cot'n'Co en 2019

## 3,90

euros pour un pack de deux cotons Cot'n'Co



## Fribourg, un cas d'école

**P**anneaux solaires, rues végétalisées, jardins partagés et zones piétonnes, le secteur Vauban de Fribourg-en-Brisgau, en Allemagne, fait figure de vitrine des écoquartiers en Europe et de modèle pédagogique. La classe de 3<sup>e</sup>5 du collège Nelson-Mandela d'Illkirch-Graffenstaden a arpenté pendant une journée entière le célèbre quartier vert de Fribourg. Au programme ce mardi 7 mai : un jeu de piste pour comprendre la disposition du photovoltaïque et le regroupement des parkings.

En 2017, le collège illkirchois s'est vu attribuer par l'Éducation nationale le label E3D (établissement en démarche de développement durable). Une reconnaissance de l'implication des élèves qui ont déjà fabriqué des composteurs par le passé. « C'est concret, une visite a beaucoup plus d'impact qu'un livre ou une vidéo », relève Anne-Catherine Signolet, professeure de SVT qui coordonne les actions E3D depuis une dizaine d'années. En amont de la visite, les élèves avaient conçu une maquette pour imaginer le futur de l'écoquartier Danube à Neudorf.

**Texte et photos : Léo Limon**

# « Éduquer aux choix »

L'Éducation nationale met à jour l'enseignement en matière de développement durable. Pluridisciplinaire, la formation entend stimuler l'esprit critique.



Thémis Laporte / Cuej

résume Soufian Moudni, chargé de la sensibilisation à Atmo.

## Développer l'esprit critique

Pour Gérard Bonhoure, il convient d'« éduquer aux choix, au lieu d'enseigner des choix », et l'approche moralisatrice est largement dépassée. Avantages et inconvénients de l'agriculture conventionnelle ou biologique, disparition de la couche d'ozone, pollution atmosphérique : il faut construire des réalités scientifiques. « Les programmes scolaires servent de garde-fou. Nous ne disons pas ceci est bien, ou mal, même si les élèves ne sont pas nés de la dernière pluie », insiste Emmanuel Claerr.

« Avec internet, il est aussi important de réfléchir aux sources d'informations. Qui sont-elles, quel est leur intérêt ? », ajoute Sophie Philippi, coordinatrice académique en matière d'éducation aux médias. Par la confrontation des discours, les élèves sont invités à développer leur esprit critique. « Là où il faut être bon, c'est dans les informations que l'on transmet. Elles doivent être vérifiables et vérifiées », explique Soufian Moudni.

Libre à eux, par la suite, de s'engager davantage. Dans leur vie quotidienne, ou dans le militantisme. Emmanuel Claerr avait d'ailleurs présenté à ses élèves le discours de la Suédoise Greta Thunberg, initiatrice du mouvement des jeunes pour le climat. Sur les manifestations en revanche, l'enseignant est plus mitigé. « C'est toujours compliqué, sur temps scolaire, de dire : faites le choix entre deux avenir. Le changement climatique est une réalité mais vos études sont importantes pour préparer votre futur. »

Lors de la grève mondiale du 15 mars, l'Éducation nationale avait organisé des débats dans les établissements. « D'un point de vue personnel, confie le chargé d'éducation au développement durable, je pense que c'est important de comprendre les enjeux, avant d'aller manifester. Mais si certains sont convaincus, je ne peux que respecter. » Un constat pragmatique, face à l'urgence climatique.

**Thémis Laporte**

Exit l'approche naturo-centrée, place au croisement des disciplines. Depuis une dizaine d'années, l'éducation à l'environnement a laissé place à celle du développement durable. « L'école d'aujourd'hui n'est plus, comme il y a 50 ans, isolée de la société », considère Gérard Bonhoure, inspecteur général de l'Éducation nationale honoraire et membre de la fondation d'exploration des océans Tara Expéditions.

Économie, enjeux sociaux : la composante environnementale interfère désormais avec les autres sphères.

« En tant que professeur de SVT, je traite de la biodiversité. Mais si j'en parle sans que soit évoquée

la déforestation, ses raisons économiques, on passe à côté de beaucoup de choses, le discours est simpliste », témoigne Emmanuel Claerr, chargé de mission pour l'éducation au développement durable dans l'académie de Strasbourg. Inscrite dans les programmes scolaires, du primaire au

lycée, la question est abordée dans la plupart des matières, de l'histoire-géographie au français.

Outre l'enseignement théorique, l'accent est mis sur la dynamique de projets. « Il est important d'étudier pour comprendre l'effet de serre, mais c'est en faisant les choses que l'on se confronte aux difficultés », insiste Emmanuel Claerr. En France, le climat est anxiogène. Sans être catastrophiste ou bisounours, on doit

faire comprendre, par la pratique, que plusieurs réponses sont possibles. »

Atmo Grand Est, association chargée de surveiller la qualité de l'air, est intervenue 86 fois dans les établissements scolaires de la région depuis la rentrée. Lors de deux séances de deux

heures, il s'agit de faire comprendre ce qu'est l'air, d'identifier les sources de pollution et d'amorcer une réflexion sur les démarches à adopter. « Les élèves peuvent signer une charte dans laquelle ils s'engagent à prendre le vélo, faire attention à leurs affaires pour éviter la surconsommation... On les responsabilise »,

**■ Soufian Moudni intervient dans les écoles au nom d'Atmo Grand Est pour sensibiliser sur la pollution de l'air.**

## 2004

année de la première circulaire généralisant l'éducation à l'environnement pour un développement durable

## 61

établissements scolaires en démarche de développement durable (E3D) labellisés dans l'académie de Strasbourg

### Ma mesure phare



Anaïs Bounaix, 15 ans, élève en 2<sup>nde</sup> au lycée Kléber

« Je supprimerais les bouteilles d'eau en plastique. Il faut que tout le monde utilise une gourde. »

# Au service de l'environnement

Dans l'Eurométropole, des jeunes s'engagent plusieurs mois en service civique, animés par la volonté de sensibiliser le grand public au développement durable.



Melissa Antras/Cuej

**T**ouché !», s'exclame Paulina. La fillette de sept ans participe à une balle aux prisonniers. Elle et ses camarades portent des étiquettes autour du cou : ils représentent soit un bac de tri, soit un déchet. Paulina symbolise la poubelle bleue et doit viser les pots de yaourts, les sacs plastiques. Dans la cour de l'école Brigitte à HautePierre, Alexis Bamba, Grégoire Fuchs, Solène Benetruy et Mathieu Schneider animent cette sensibilisation à l'écologie. Les quatre volontaires de l'association Unis Cité y interviennent tous les lundis. Ils sont en service civique, un engagement citoyen pour les jeunes de 16 à 25 ans au sein d'associations ou de collectivités, pour une période de six à douze mois.

Le quatuor a aussi pour mission de s'entretenir avec les habitants. « Le développement durable repose sur trois

pilliers : l'économie, l'écologie et le social », indique Grégoire Fuchs. Devant le Carrefour Express du quartier Wihrel à Ostwald, ils rient et se taquent tout en distribuant des gaufres et du jus de fruit. Le but est d'amener les résidents à visiter le Logimalin, appartement pédagogique pour apprendre à réaliser des économies d'énergie. Dans ce quatre pièces situé à 400 mètres de là, ils retrouveront d'autres jeunes en service civique sous l'égide de l'association Face Alsace. Dont Sarah Claus. « Cette mission m'a permis de changer mes propres habitudes. Désormais, je fais mes produits ménagers moi-même », signale la jeune femme. Ses tâches l'ont également fait évoluer d'un point de vue personnel : « Je suis très timide de nature, mais avec cette expérience, je vais davantage vers les autres. »

Stanislav Osypenko a effectué son service civique à la Maison du

■ **Thomas Desmartin et Stanislav Osypenko examinent le compost du jardin partagé Saint-Gall**

**580**

euros d'indemnités par mois, 472 euros de l'État, sont versés aux jeunes en service civique

compost à Koenigshoffen, de mars à octobre 2018. Une mission où il a pu être créatif et autonome pour la première fois. L'ingénieur en technologie d'alcool raconte : « Je fais du compost depuis tout petit chez moi en Ukraine et je voulais explorer la vie en France. »

## Une transmission de savoir

Aujourd'hui gratifié du titre de « guide composteur », il vient de passer le flambeau à Thomas Desmartin, diplômé en commerce et logistique. « Je souhaitais me rendre utile dans le développement de ma ville », témoigne l'homme de 22 ans qui a déjà pu entretenir le jardin, participer à une formation sur le vermicompostage, accompagner une classe aux serres municipales.

Si la plupart effectue son service civique en milieu associatif, le Conseil départemental du Bas-Rhin met en place, cette année, 33 postes dont sept concernent l'écologie. Pour la coordinatrice Sandy Debarbat, « plusieurs services proposent des missions en lien avec le développement durable, car ils se sentent concernés. C'est un enjeu de société important. »

## Donner du sens à sa jeunesse

Lucile Kot et Louise Manière, en volontariat au Département, promeuvent l'écologie dans les collèges. Elles apprécient la polyvalence de ce service civique : « On a beaucoup parlé du gaspillage alimentaire. Pour juin, on organise deux journées citoyennes au Conseil départemental sur la biodiversité. » Un projet qu'elles ont mené de A à Z.

Malgré la disparité des formations suivies, tous les jeunes ont en commun la volonté d'agir en faveur de la planète. « Je venais de finir mes études d'ingénieur en agro-développement international, expose Lucile Kot. J'avais envie d'une expérience en lien avec mes convictions personnelles. »

**Melissa Antras  
Muriel Kaiser**

# Les étudiants posent leurs conditions

Alors que la communauté étudiante se mobilise pour l'écologie, plusieurs grandes écoles font du développement durable un pilier de leur programme.

Inciter les futurs diplômés à tourner le dos aux grandes entreprises polluantes, c'est ce que souhaitent des étudiants de grandes écoles parisiennes (Polytechnique, HEC, ENS...) dans le Manifeste pour un réveil écologique. Cette pétition en ligne, lancée en octobre 2018, a recueilli près de 36 000 signatures d'étudiants, dont 28 000 Français. Parmi eux, des Strasbourgeois inscrits à l'École de management (EM) ou dans des cursus d'ingénieur. Bientôt sur le marché de l'emploi, ils estiment que la pollution de l'environnement générée par leurs futurs employeurs potentiels les enferme dans des dilemmes psychologiques.

## Un virage écologique

Étudiante à l'EM Strasbourg, Emma\* refuse de postuler dans des industries dont « *le business crée des catastrophes écologiques* ». Guillaume, élève à l'Ecamm (Arts et métiers) de Strasbourg, a une position analogue : « *Pour mon stage, j'avais le choix entre deux entreprises : l'une qui fait de l'injection plastique, l'autre qui fabrique des machines pour le travail du bois.* » Il a privilégié la seconde par souci écologique. Mais ces préférences se heurtent à la réalité du marché du travail : « *J'ai eu du mal à décrocher un stage. J'ai même postulé chez Greenpeace, mais je ne recevais que des "non"* », déplore Julie\*, en master de finance à l'EM. Aujourd'hui, elle travaille pour un grand groupe de l'agroalimentaire et vend des glaces emballées dans des plastiques à usage unique. « *On est nombreux à vouloir refuser ces entreprises mais, au final, les questions de développement durable pèsent moins que la rémunération ou la carrière* », observe-t-elle.

Pourtant, beaucoup d'établissements opèrent un virage écologique. Ils agissent sous la poussée d'étudiants ou de leur propre chef. L'Ecamm Strasbourg a choisi, à sa création en 2011, d'intégrer des cours d'écoconception dans le tronc commun. « *Pendant les travaux*

*pratiques, on apprend aux élèves à fabriquer des produits avec des matières recyclables* », explique Grégoire Chabrol, enseignant-chercheur responsable du département énergie.

Élève modèle, l'École nationale du génie de l'eau et de l'environnement (Engees) a obtenu un label développement durable en 2016. Chargé des questions vertes, Philippe Meier a décidé l'achat de mobilier 100% recyclable, la cession gratuite des vieux ordinateurs aux élèves pour leur donner une seconde vie. Fin 2018, sur son initiative, l'école a pris une mesure pour compenser l'empreinte carbone de ses étudiants en mobilité internationale. Elle finance une plantation de haies sur une exploitation agricole à Obernai. Coût de l'investissement : 10 000 euros.

## Vrai engagement ou opération de communication ?

L'EM met en avant trois valeurs phares : éthique, diversité et développement durable. Elle appuie son discours sur l'importance de la responsabilité sociale des entreprises. Chaque étudiant doit valider une certification en ligne pour confirmer son niveau de responsabilité en tant que manager. La prise en compte du développement durable est un volet majeur. Vernis vert ou véritable engagement ? « *C'est bien, mais ce n'est pas comme un vrai cours avec des vrais profs* », déplore Axelle, présidente du bureau des trois valeurs.

Des événements ponctuent leur cursus et les invitent à réfléchir à la société de demain. Temps fort, la cinquième édition de la Nuit des valeurs s'est tenue jeudi 4 avril. Mais même à cette occasion, « *le gaspillage était maître mot* », regrette Estelle\*. « *Les élèves avaient des arbres en carton à customiser en écrivant ce que représentent pour eux éthique, diversité et développement durable, puis l'EM a exposé tous ces arbres dans le hall, raconte Axelle. Sauf que ça a duré deux jours, puis tous les arbres sont partis à la poubelle.* » Son association et d'autres

étudiants ont adressé un réquisitoire au directeur pour dénoncer une opération de communication.

## Des initiatives voient le jour

Élève à l'Institut national des sciences appliquées (Insa) de Strasbourg, Quentin estime que l'école d'ingénieurs n'en fait pas assez : « *Les projets environnementaux proviennent du volontarisme des élèves.* » Chargée du développement durable au bureau des élèves, Chloé nuance : « *On va bientôt avoir un club écolo dans le Bureau des étudiants (BDE). L'école commence à se bouger, c'est elle qui a mis en place un groupe de travail entre l'administration et nous pour en discuter.* » Des initiatives ont vu le jour : un compost est utilisé par une trentaine de personnes et des assiettes réutilisables ont remplacé les jetables pour certains événements. Sept établissements d'enseignement supérieur associés, parmi lesquels l'Université de Strasbourg, l'Engees et l'Ensas (l'École nationale supérieure d'architecture de Strasbourg), souhaitent mettre en œuvre des actions autour du développement durable. Depuis l'automne, un comité de pilotage réfléchit à des initiatives écologiques mutualisées : écopâturage, recharge électrique des portables ou encore création de nouvelles formations.

**Caroline Celle  
Marine Godelier**

\* Les prénoms ont été changés.

# 12

établissements d'enseignement supérieur ont reçu le label développement durable et responsabilité sociétale en France, dont un à Strasbourg

# 2009

promulgation de la loi Grenelle 1, qui impose à tous les établissements d'enseignement supérieur la mise en place d'une démarche de développement durable à travers un plan vert

## Ma mesure phare



**Silvio Philippe, 24 ans, étudiant en Sciences Po à Strasbourg, militant EELV**

« *J'inclurais une clause environnementale dans tous les marchés publics. L'entreprise devrait respecter des critères écologiques, comme le recyclage de 50% de ses déchets.* »

# Éco-conseils de pro

Créé en 2014, l'Avis en vert forme le monde de la petite enfance aux pratiques écologiques.

**V**eillez à éviter les poêles en teflon, elles peuvent contenir des substances toxiques, privilégiez plutôt les poêles en fer ou en inox », rappelle Clémence Pouclet lors d'une formation continue sur les enjeux du développement durable qu'elle dispense à neuf assistants familiaux dans le quartier de la Musau. « Moi, j'utilise toujours ça à la maison. Je croyais que je faisais bien », s'étonne une des participantes. L'animatrice de 29 ans a créé l'Avis en vert en 2014 après avoir suivi le mastère spécialisé éco-conseiller de Strasbourg, dans lequel elle intervient aujourd'hui pour évoquer la santé environnementale.



Fabien Albert / Cuej

## Une approche théorique et professionnalisante

C'est en partenariat avec l'Insa (Institut national des sciences appliquées) de Strasbourg que l'association ECO-conseil propose cette formation depuis trente ans. Près de 600 personnes sont sorties diplômées de cet enseignement professionnel privé. Objectif : apporter des solutions écoresponsables, professionnaliser la question du développement durable, aider à la décision sur les thématiques environnementales. Cette année d'étude, au coût variant entre 8 700 et 11 000 euros, accueille aussi bien des personnes en reconversion que des jeunes diplômés ou des professionnels mandatés par leur entreprise. Comme Clémence Pouclet, ils ont tous la cause écologique chevillée au corps. Pour Myriam Brand, référente du réseau ECO-conseil international, « le mastère propose une démarche transversale qui inscrit l'homme au cœur du projet ». Durant les six premiers mois, la formation s'axe sur trois thèmes : la connaissance et la compréhension

du développement durable, la recherche de solutions adaptées (transition énergétique, aménagement et mobilités durables) et la maîtrise des outils de communication. « La clé, ce n'est pas de traiter une thématique de manière isolée, affirme Myriam Brand. Il faut tout le temps l'englober dans plusieurs problématiques, comprendre le rôle de chaque acteur et proposer une solution qui convienne à tous. » Ensuite, d'avril à septembre, chaque étudiant effectue un stage pratique en entreprise.

## Changer les comportements

« La professionnalisation du mastère est très forte et c'est un plus incontestable. À mon époque, c'était une des seules formations de ce genre en France », précise Clémence Pouclet, également diplômée d'un master en Affaires internationales à Sciences Po Paris. Son stage de six mois, effectué dans une crèche, lui a permis d'aller vers sa vocation : la santé environnementale. Avec une camarade de promotion, Clémence Pouclet a fondé

**Clémence Pouclet prodigue des conseils pour une alimentation plus saine.**

**1989**

lancement du mastère spécialisé éco-conseiller de Strasbourg

**5**

ans d'études sont nécessaires pour accéder à la formation (ou bac +4 avec un minimum de 3 ans d'expérience professionnelle)

l'Avis en vert dans le but de former et sensibiliser les professionnels de la petite enfance et les femmes enceintes à l'impact des polluants dans l'apparition des maladies chroniques infantiles. « Avec cette activité, j'exerce pleinement le métier d'éco-conseiller, à savoir accompagner le changement vers des pratiques plus responsables à l'égard de l'environnement », explique-t-elle.

## Un rôle d'alerte

Lors des formations, Clémence Pouclet parle des ravages provoqués par les polluants. Responsabilité des pesticides dans l'augmentation de l'autisme, baisse de la fertilité en raison des perturbateurs endocriniens, tout y passe. « Mon rôle est d'alerter, mais aussi de proposer des solutions alternatives écoresponsables », détaille cette mère de deux enfants. Depuis peu, elle insiste sur les possibles méfaits d'une importante exposition aux ondes électromagnétiques. Une thématique qui intégrera le mastère en septembre 2019.

**Fabien Albert**

# Attention à la mousse !

« Faire soi-même » sa lessive au lierre grim pant ? Facile, économique et parfumé, mais assez long à réaliser.



Loana Berbedj / CUEJ

**E**t sinon, je fais ma propre lessive, lance Matthieu entre deux gorgées de citronnade au gingembre. *La mère d'un pote m'a donné la recette.* » Pendant plus d'une heure, le jeune homme de 24 ans révèle mille astuces et autres *tips* pour pratiquer le *do it yourself*. Il s'y est converti il y a sept ans maintenant.

Parmi les préparations les plus intrigantes, la fameuse lessive au lierre grim pant dont l'efficacité a déjà été vantée par d'autres adeptes du « faire soi-même ». « *Le lierre, on en trouve partout en ville : sur les troncs d'arbres, les maisons* », ajoute Matthieu pour finir de convaincre. Et puisque c'est gratuit : « *Challenge accepted* ».

Pour un litre de produit, il faut d'abord partir en quête de 50 feuilles de lierre. Équipée d'un smartphone, je télécharge l'application qui permet d'identifier les plantes et tombe rapidement sur un mur recouvert d'*hedera helix*, le nom scientifique du lierre d'après PlantSnap.

Je m'attèle ensuite à la cuisson des feuilles fraîchement cueillies pendant 15 minutes dans un litre d'eau, puis les laisse infuser une nuit. Le liquide obtenu par filtration n'est pas très séduisant : une eau brunâtre et plutôt opaque. Tant pis, l'odeur compensera. Je chauffe donc la mixture en y ajoutant deux cuillères à soupe de savon de Marseille et dix gouttes d'huile essentielle de citron, aux

**I Cuisson, infusion, filtrage, embouteillage : les quatre étapes clés de la production maison de lessive.**

**3** mois, le temps de conservation de la lessive au congélateur

propriétés désinfectantes. Une cuillère de vinaigre blanc, une autre de bicarbonate de soude seront nécessaires pour redonner de l'éclat aux vêtements et à la cuisine. La réaction effervescente peut rapidement devenir incontrôlable, alors attention à la mousse !

Comptez 40 minutes pour réaliser la lessive et 39 centimes d'euros pour le savon de Marseille qu'il est plus économique d'acheter en vrac. Après son passage en machine, le linge a l'air propre mais n'est pas fortement parfumé. Une légère odeur citronnée qui risque de laisser sur leur faim les amateurs de « *Maroc Envoûtant* » ou autres « *Bora Bora énergisant* ».

**Loana Berbedj**

# Fais-le toi-même (ou avec moi !)

*Fabriquer ses propres produits de beauté et d'entretien devient tendance. Et les moyens de s'y initier sont variés.*



Loana Berbedj / Cuej

**O**n reste cool, tout va bien se passer », s'amuse Clémence Wagner, bénévole et organisatrice des ateliers *Do it yourself* à l'épicerie associative Coopalim de Strasbourg, quartier Gare. Face à elle, une novice compare, penaude, le shampoing solide qu'elle prépare à de la tapenade. Comme beaucoup, c'est la première fois que cette lycéenne participe à la formation. Et qu'elle tente de réaliser elle-même des

produits qu'on trouve généralement en grande surface.

« Limiter mes déchets au maximum, c'est quelque chose de très important pour moi », explique Emma. Cette étudiante en lettres de 22 ans a payé les 15 euros d'inscription à l'atelier pour apprendre à fabriquer son dentifrice, ses crèmes et son shampoing. Objectif : éviter le gaspillage d'emballages mais aussi faire des économies. Alors, pendant deux heures, elle manipule, au milieu des vapeurs

**■ L'huile de ricin est très efficace pour fortifier les cheveux et leur redonner brillance et souplesse.**

d'eau bouillante, mélanges d'argile, huiles essentielles ou bicarbonate de soude.

« Depuis qu'on a lancé l'atelier, on a une très forte demande, se félicite Clémence Wagner. Pour les produits cosmétiques, il nous arrive d'avoir 40 inscrits pour seulement huit places. » C'est lors d'un séjour au Japon que cette ingénieure dans l'industrie s'est initiée au fait-maison. Désormais installée à Strasbourg, elle transmet les recettes et bons plans qu'elle a expérimentés

## L'éco-guide : un mode d'emploi écologique

**À** la rentrée prochaine, 250 exemplaires de l'Éco-guide seront disponibles sur le campus de l'Esplanade à Strasbourg. L'association estudiantine Campus vert a travaillé à la réalisation de ce mode d'emploi écologique et économique à destination des étudiants. Au

sommaire : bons plans, adresses et astuces de la vie quotidienne parmi lesquelles figurent une quinzaine de recettes à faire soi-même, testées par les bénévoles. Des cosmétiques et produits ménagers à réaliser avec un minimum d'ingrédients et de temps. Le must, utiliser

du jus de betterave comme rouge à lèvres. « Avec peu de moyens, on peut adopter des comportements écologiques : c'est l'idée qu'on a voulu transmettre à travers ce guide », explique Mélissa Hild, bénévole en charge des pages *Do it yourself*.

dans la campagne nipponne avec pour mots d'ordre : « *Prendre le pouvoir sur la grande distribution et créer du lien* ». Les ateliers sont aussi, pour beaucoup, l'occasion de joindre l'utile à l'agréable : les participants y jouent les chimistes en herbe et repartent avec six produits faits maison qui font office de porte d'entrée dans cet univers. « *Il faut aimer l'expérimentation, l'échange, abonde Adeline Plu, une autre bénévole. Je pense que c'est pour ça que les ateliers fonctionnent bien. On peut échanger avec des personnes qui ont déjà essayé les recettes, avoir des retours.* »

### Des tutos en ligne

Mais la formation au fait maison peut aussi se concevoir seul, derrière son écran. Depuis deux ans, Fanny Huet, une Strasbourgeoise de 28 ans, filme et partage sur Youtube les recettes et astuces qu'elle expérimente. Un moyen pour cette pratiquante du « minimalisme », qui consiste à limiter au maximum le surplus de possession inutile, d'aider à découvrir des modes de consommation plus responsables. « *J'ai commencé par ouvrir un blog. Quand j'ai vu que mon nombre de lecteurs et de retours augmentait, je me suis mise à la vidéo. C'est un format plus ludique qui permet de toucher plus de monde* », détaille-t-elle. Certains de ses tutos ont été vus plus de 15 000 fois. Le succès du faire soi-même, cette ancienne étudiante en commerce l'explique aussi par les bénéfices qu'il apporte dans le rapport à soi : « *On ressent un sentiment de fierté à se réapproprier son corps, sa vie. Quand en plus on peut lier ça à une pratique écologique, c'est encore mieux.* »

### Un mode de vie

Ses recettes, Matthieu Durey, étudiant en communication scientifique de 24 ans, les trouve sur internet. Il a commencé à fréquenter des forums au lycée pour trouver un remède à ses problèmes de transpiration, non résolus par les déodorants classiques. « *Une pincée de bicarbonate de soude sous les aisselles, ça supprime totalement les odeurs* », s'enthousiasme-t-il. Il partage ses astuces en ligne. « *Libre ensuite aux usagers de personnaliser les odeurs et textures en fonction de ce qui*

**Faire soi-même ses produits cosmétiques présente des bienfaits écologiques et économiques.**



Loana Berbedj / Cuej

## 1968

lancement du *Whole Earth Catalog*, considéré comme l'acte de naissance du fait-maison moderne

leur correspond », renchérit-il. Pour cet autodidacte, le fait maison est un moyen d'assouvir sa passion pour les sciences. Il décrypte les composés chimiques des décoctions qu'il fabrique et privilégie les produits d'origine naturelle : « *Je n'utilise sur ma peau que des produits que je pourrais ingérer.* » Car, pour lui, le fait maison est,

au-delà d'une pratique, un mode de vie global qui implique une discipline particulière : « *Je me pose toujours trois questions avant de faire un achat : est-ce que j'en ai vraiment besoin ? Est-ce que je peux le faire moi-même ? Est-ce que c'est moins cher ?* »

**Loana Berbedj  
Pierre Boudias**

## Des ateliers pour les plus petits

S'initier à l'écologie tout en s'amusant, c'est ce que promet aux enfants l'éducatrice Edwige Hoerd, de l'association Tad'âme. Elle leur propose de la couture, du tricot ou encore du macramé, des activités qui les sensibiliseront à recycler leurs vieux habits. Celui qui choisit la couture apprendra à poser un gabarit sur un vêtement usé, à l'épingler, à le découper, à vérifier si les marges sont bien comprises et à le passer à la machine à coudre. Edwige Hoerd leur apprend aussi qu'avec un peu de créativité et uniquement quelques bouts de ficelle, ils arriveront non seulement à fabriquer leurs propres bijoux et à décorer l'intérieur de leur maison, mais aussi à sauver la planète. Cela va faire bientôt sept ans que Tad'âme organise, à la Maison citoyenne de Neudorf, des ateliers d'écocréation payants (120 euros les dix séances de deux heures) dédiés aux petits de plus de six ans. Inculquer aux enfants une connaissance des textiles doit les inciter à acheter durable et à produire moins de déchets. « *Ces activités permettent aux enfants d'être créatifs et de voir le déchet comme un support matériel et une matière de création. Plus on leur transmet ce genre de réflexe et d'habitude, plus ça va s'ancre en eux et plus ces gestes deviendront naturels* », explique l'éducatrice.

Grâce à ses ateliers, l'association a touché environ 3 000 personnes depuis 2012 dans l'Eurométropole, adultes et enfants. En sept ans, une tonne de déchets ont été recyclés et 5 800 litres d'eau nécessaires à la fabrication de vêtements en coton ont été économisés. « *Le recyclage est devenu une nécessité car ce n'est plus possible de produire et jeter. Il y a le recyclage classique qui se fait par la Ville, et il y a le nôtre, le plus créatif* », conclut Edwige Hoerd.

**Aïcha Debouzza**

## 52

millions d'euros, le chiffre d'affaires en 2016 d'Aroma-Zone, leader mondial du cosmétique fait-maison



# Zéro déchet, un défi en famille

*Melissa, Jim et leur fille, Sage, ont choisi de mener une vie sans emballages ni produits jetables.*

Sur la vieille table décolorée en bois de la cuisine, Jim pose trois tasses. La cafetière à l'italienne, qui fait l'économie de filtres, chuchote doucement à côté des crackers maison. Depuis un an et demi, cette jeune famille américaine, installée au quatrième étage d'un immeuble en briques du quartier Contades, s'est lancée pour de bon dans l'aventure zéro déchet : « *On voulait transformer notre approche globale de l'urgence écologique en actions du quotidien.* » Tout en parlant, Melissa, 36 ans, découpe la peau de la pastèque qui sera servie au dîner. Trop épaisse, elle doit finir dans le compost en petits morceaux. De même pour les coquilles d'œufs entreposées sur le rebord de la fenêtre. « *Il faut bien nourrir le compost. Le marc de café est trop acide par exemple pour le jeter dans un même bac* », explique Melissa.

Après chaque repas, Jim descend le seau de déchets organiques pour le vider dans le bac de la cour. « *La prochaine étape, c'est un composteur à l'intérieur même de l'habitation !* » Un lombricompost, comme celui de la voisine du premier étage. Il permet, avec des vers, d'accélérer le processus de transformation en terre, sans pucerons ni odeurs.

Sage, leur fille de 4 ans, déboule dans la cuisine fièrement équipée d'un petit bracelet en silicone bleu. « *Du pré-trash encore...* », soupire sa maman. Entendre du prêt-à-jeter,

■ *Melissa et Jim renoncent aussi au déplacement en voiture.*

du jetable. Réduire ses déchets est un apprentissage quotidien, même pour Sage. Il faut savoir s'amuser autrement. Dernière invention ? Un hamac sous la table bricolé avec l'écharpe porte-bébé de sa naissance. Sage occupe aussi son temps à préparer les repas avec ses parents. Réduire les déchets requiert de cuisiner davantage et surtout d'anticiper. « *Ce soir, c'est atelier brioches et muffins pour les petits-déjeuners de cette semaine !* », annonce Melissa. Sage s'empresse de sortir tous les moules nécessaires conservés sous l'évier.

## Une alimentation à l'ère du bio

Sur l'étagère au-dessus de la gazinière, et dans le placard au-dessus de la table, Melissa attrape tous les ingrédients dans une collection de boîtes et bocaux. « *La nourriture est une des sources principales de production de déchets* », observe-t-elle. En particulier des plastiques, sacs, emballages, barquettes, etc.

En passant en revue ses réserves foisonnantes, la pâtissière vante la qualité des produits en circuits courts que la famille achète une fois par mois en vrac, via l'association Vrac (Vers un réseau d'achat commun) de Strasbourg : *Farine de pois chiche, farine de blé d'Alsace, de châtaigne, d'épeautre. Tout ça bio, à un euro le kilo !* » Ou encore ce très grand bocal d'olives, trop lourd à porter pour Sage, qui tiendra toute l'année.

**390**

kilos, le poids moyen d'ordures ménagères produites par un par habitant en France, selon l'Ademe



# Mamie est à la mode

*Le regain d'intérêt pour les méthodes d'antan n'est pas pour déplaire aux anciennes générations.*

**M**es petits-enfants me demandent souvent des conseils pour l'entretien de la maison, explique Andrée Syridion, 92 ans, résidente de l'Abrapa Les Halles de Strasbourg. *Ils utilisent le savon noir et le vinaigre blanc pour l'entretien. C'est bien plus naturel.* Les seniors constatent l'intérêt pour les produits ménagers et alimentaires estampillés « recettes de grand-mère » dans les magasins. Et ils se réjouissent de la curiosité des jeunes pour leur savoir-faire.

« C'est tant mieux, complète Marie-Elise Kaule, 77 ans, usagère du centre socio-culturel de la Meinau. *Les gens utilisent trop de lingettes, ça pollue énormément. Je vois des jeunes parents qui utilisent des couches lavables, c'est une bonne chose pour la planète.* » « Les jeunes filles ont aussi envie de tricoter maintenant ! », ajoute Liliane Reck, 83 ans, habituée de l'Ares à l'Esplanade.

Yvette Gallet, 69 ans, également résidente à l'Abrapa Les Halles, était maman de deux jeunes enfants au début des années 1970 : « *Après 1968, il y a eu énormément de nouveautés, un élan de modernité fabuleux. On voulait vivre avec notre temps.* » Elle n'a donc pas élevé ses enfants sur le même modèle que ses parents. « *C'était aussi une autre vie, il fallait être une femme d'intérieur et donc avoir les meilleurs produits à sa disposition. Pas forcément les plus sains.* »

Nicole Ichtertz, 68 ans, admet aussi un saut de génération : « *C'est vrai que mes enfants n'ont pas eu les mêmes habitudes de consommation mais j'espère que mes petits-enfants reviendront à nos méthodes.* » Pour Yvette Gallet, cet intérêt nouveau « *prouve que les jeunes ont mûri et qu'il y a eu une prise de conscience.* » Marie-Elise Kaule abonde : « *Il n'est jamais trop tard pour revenir en arrière et refaire comme avant.* » Si le savon noir et le vinaigre blanc sont de retour dans les foyers des plus jeunes, certains remèdes, plus originaux, n'ont pas encore retrouvé leur place dans les étagères.



« *J'avais une cliente qui utilisait de la graisse de lapin fondue avec un mélange de fleurs de soucis comme pommade pour les plaies* », raconte Marie-Elise Kaule, ancienne bouchère. Ce n'est peut-être qu'une question de temps.

Mayeul Aldebert / Cuijé

Pour les produits frais, c'est plus compliqué. Il faut réutiliser les sachets qui servent à la pesée des légumes au marché. Et pour le lait, « *on n'a pas fait encore l'effort de l'acheter autrement mais on en utilise très peu* », concède Melissa en posant une brique sur la table.

Pour les boissons, jus de pommes, jus d'oranges, « *on a opté pour la bouteille en verre consignable* », raconte Jim. Évidemment, ça prend de la place dans l'entrée où s'empilent les cagettes, à côté de l'armada de sacs en tissu accrochés à la poignée de la porte d'entrée. Les jus multifruits pétillants, boissons de fête de Sage, se font discrets au fond d'une armoire.

Sous le lavabo de la salle de bain, la famille stocke le bidon de cinq litres de lessive écologique rempli une fois par an. « *Avant, pour être zéro déchet, il fallait faire soi-même les produits d'entretien et d'hygiène. Maintenant, beaucoup de choses s'achètent en vrac.* » Comme le flacon-pompe de savon près du robinet et le morceau de shampoing solide posé à côté.

Traducteur, Jim travaille à la maison, tandis que l'emploi du temps de Melissa, qui développe une application de yoga, est assez flexible. Idéal pour se lancer dans le défi du « ZD ». Après la coupelle menstruelle que Melissa a adoptée pour remplacer les protections hygiéniques, les parents ont fait le choix des couches lavables à la naissance de Sage. Les gestes simples ont essaimé, comme ramasser avec leur fille sur le chemin de l'école, tous les matins, une canette vide, un bout de plastique ou un mégot dans le parc du Contades.

**14** milliards d'euros, le coût de la gestion publique des déchets en France, selon l'Ademe

■ Les seniors de l'Ares à l'Esplanade ont l'habitude de se retrouver les mardis après-midi pour cuisiner et échanger sur leurs trucs et astuces.

Mayeul Aldebert

Victor Boutonnat

# Ça y est, j'ai arrêté

*Mettre en pratique ses convictions écologiques demande toujours des sacrifices. Malgré tout, ces jeunes ont décidé de renoncer à certaines facilités du quotidien.*



**Oriane Villesseche**, 22 ans, étudiante, Schiltigheim.

**J**e ne prends plus de douches chaudes depuis un peu plus d'un an. J'ai commencé avant la naissance de mon fils. On utilise beaucoup plus d'eau avec un bébé, il faut le baigner tous les jours. Alors, pour limiter mon impact écologique, je n'utilise plus d'eau chaude pour moi.

Au début, c'était dur. Les premières fois, je commençais par mettre de l'eau tiède puis je baissais la température progressivement. Avec le temps, je me suis habituée au froid. Maintenant je ne me sens pas bien quand je prends une douche chaude.



**Léa Chemardin**, 26 ans, assistante, Strasbourg.

**F**ini les objets neufs ! Ça fait environ trois ans que j'achète tout d'occasion. C'est ma façon de ne pas surconsommer. Tous mes achats se font de particulier à particulier. Je vais souvent sur leboncoin. Je fais partie de Sharing is caring, un groupe Facebook.

## Écolo dès le berceau

*L'arrivée d'un nouveau-né bouleverse la vie quotidienne d'un couple, encore plus lorsque les parents ont des convictions écologiques.*

**H**uit mille couches jetables. C'est ce qu'économisera Anne Mathurin, maman de deux fillettes d'un et trois ans, qui ne jure que par les changes lavables. Selon l'Agence nationale de sécurité sanitaire de l'alimentation, de l'environnement et du travail (Anses), un enfant souille plus de 4 000 couches de sa naissance jusqu'à sa propreté, soit près d'une tonne de déchets non recyclables par an. Or, aujourd'hui, il n'existe pas de solution pour les revaloriser. « C'est une hérésie environnementale, lance la professeure d'anglais au

collège Hans-Arp de l'Elsau. *J'ai eu la chance d'accoucher au Centre médico-chirurgical et obstétrical (CMCO) de Schiltigheim, la première maternité de France à s'équiper de changes lavables, en 2009. C'était vraiment génial de commencer à les utiliser ici car le personnel nous montre comment les mettre et les entretenir* », décrit la jeune mère d'une voix enjouée, tout en avertissant qu'« il faut être sacrément motivé pour continuer chez soi ».

Pour Lise et Patrick Otter, élever ses enfants dans une démarche écologique demande « une préparation rigoureuse ». Avant la naissance de





**Lucie Michelin**, 21 ans, graphiste, Strasbourg.

J'ai changé de régime alimentaire il y a trois ans. Je ne mange plus du tout de viande, mais du poisson encore une fois par mois environ. J'achète mes œufs dans une ferme locale, je mange du fromage occasionnellement et j'ai arrêté le lait. Ça demande du temps, mais on prend l'habitude et, une fois qu'on connaît les produits, c'est plus simple. Mes amis sont au courant et il y a toujours une alternative aux produits animaux. Mais ça reste difficile. J'évite les dîners dans les restaurants où je sais qu'il n'y aura que de la viande.



**Julie Mercier**, 35 ans, éducatrice, Schiltigheim.

Mon frigo était souvent quasiment vide. Alors, depuis décembre, j'ai décidé de vivre sans. J'achète souvent en petite quantité et les produits frais pour le jour même ou le lendemain. En ce qui concerne mes restes, soit je mange deux fois de suite la même chose, soit je les transforme : avec de la semoule, je fais des galettes ; des pâtes deviennent un gratin. Beaucoup d'aliments ne se mettent pas au frigo, surtout si vous les consommez rapidement : moutarde, confiture, légumes, beurre et fromage, lait, œufs. Cela évite de remplir son frigo avec des plats cuisinés.



**Gabriel Bastide**, 28 ans, ingénieur, Strasbourg.

Depuis septembre, j'ai renoncé à l'avion pour des raisons écologiques. Avec ma conjointe, nous avons planifié nos prochaines vacances en fonction de cette décision : ce sera Berlin, et en train ! On réfléchit aussi à des voyages plus longs. On pense partir pendant un mois à Moscou et pendant trois mois en Chine. Il y a un train direct entre Paris et Moscou et depuis la Russie le Transsibérien permet d'aller jusqu'à Pékin. C'est possible d'y aller sans l'avion.

**Claudia Lacave**  
**Robin Magnier**



Clémence Barbier / Cueil

leur fille, ces Strasbourgeois se sont équipés avec des articles de seconde main : biberons en verre et vêtements. Ils lavent les couches de leur petite Adélie, 21 mois, plusieurs fois par semaine et cuisinent le soir les compotes et petits pots du lendemain. Des efforts qui ne leur pèsent pas. « Nous apportons tous les matins les changes lavables à la crèche qui n'en n'utilise pas et nous les ramenons le soir. Quand on sort à l'extérieur, on se balade avec tout notre équipement. Ce n'est pas très pratique, mais on a drastiquement réduit les emballages plastiques, relatent les deux trentenaires avec le sourire. On n'a plus le temps de s'occuper de la maison, on ne regarde plus la télévision le soir, mais on ne voit pas ça comme un sacrifice. »

Mais faire respecter ses convictions écologiques à ses proches reste difficile. « Pour les grandes occasions, nous demandons à la famille de ne pas offrir des jouets en plastique. Malgré tout, on n'y échappe pas », regrette Patrick Otter en assemblant une cuisinière en plastique offerte par des amis.

**4800**

tonnes de couches jetables sont souillées et traitées par l'Eurométropole par an

À Illkirch-Graffenstaden, chez Caroline et Philippe Tansley-Bourhis, « la réduction des déchets doit être un jeu ». Leurs deux aînés, William, 7 ans, et Léa, 5 ans, s'y prêtent volontiers. Ils récoltent les emballages plastiques des copains pour en fabriquer des jouets. Avec une boîte de collant en carton, un bouchon d'une gourde de compote et du scotch, ils réalisent des avions ou des maisons pour poupées. « J'adore fabriquer des choses avec les déchets. Mais parfois maman m'embête avec le tri des déchets. La planète ne nous fait pas de mal, on doit la respecter », confie la fillette.

« C'est pour eux qu'on le fait, la jeunesse dans la rue me touche, on ne peut pas les laisser seuls porter ce combat », affirme énergiquement sa maman. Pour ces parents, l'imagination débordante de leurs enfants est due à leur mode de vie : « On a réduit considérablement les écrans à la maison. Cela laisse plus de place à leur créativité. »

■ Léa, 5 ans, confectionne ses propres jouets avec les déchets de ses amis.

**Clémence Barbier**

# Pour la planète, ne pas enfanter

Par conviction écologique, certains renoncent à devenir parent. Entre réflexion et militantisme, quatre jeunes adultes confient leurs craintes et expliquent leurs choix.

**E**st-ce que c'est vraiment un cadeau d'offrir la vie à un être humain au vu des perspectives environnementales catastrophiques ? J'adore les enfants, mais je me pose la question de la vie qu'ils vont avoir. » Gilles, ancien animateur jeunesse, s'estime suffisamment préoccupé par les enjeux environnementaux pour refréner son désir de parentalité.

À l'inverse de la femme qui partage sa vie depuis un an et demi. « Quand je lui en ai parlé, elle a trouvé ça ridicule, avoue-t-il dans un grand éclat de rire. Même si elle a compris que c'était le fruit d'une vraie réflexion, elle est persuadée que je vais changer d'avis. »

Pas totalement réfractaire à l'idée de fonder une famille, le Strasbourgeois de 37 ans est inquiet : « Le changement climatique, c'est le plus grand défi auquel l'humanité ait été confrontée car c'est celui qui remet clairement en jeu la vie sur Terre. Je suis quelqu'un d'extrêmement pragmatique, je reste factuel et, malheureusement, à l'heure d'aujourd'hui tous les curseurs sont négatifs. »

## Un cadeau empoisonné

Pour de jeunes adultes troublés par les enjeux climatiques et environnementaux, la question de la parentalité ne va pas de soi. Pourquoi mettre au monde un enfant alors que l'avenir de la planète paraît si sombre et incertain ? N'est-ce pas égoïste de procréer à l'heure de l'épuisement des ressources naturelles ?

Marie Chevalley, interne en médecine au CHU de Strasbourg, a eu un déclic : la disparition progressive de la neige en Lorraine. « Ma famille vient des Vosges. Depuis que je suis petite, tous les hivers il y avait de la neige à Noël, mais progressivement j'ai vu le niveau de la neige baisser, jusqu'à disparaître », raconte la jeune femme de 25 ans.

Constatant les effets du changement climatique, la jeune femme se questionne. En stage de pédiatrie, elle dit aimer le contact avec les enfants mais reste préoccupée : « Il va y avoir des déplacements de population, peut-être même des guerres. Est-ce que c'est raisonnable d'avoir des enfants dans ce monde-là ? »



■ Gilles.



■ Marie Chevalley.

## « Rester fidèle à mes convictions »

À 26 ans, Chloé Desprez a déjà tranché : elle n'aura jamais d'enfants. Pour celle qui se définit comme une militante féministe, écolo et vegan « à 200% », il s'agit d'un geste militant fort en cohérence avec ses convictions et son mode de vie. « À quoi bon faire plein d'efforts pour le zéro déchet, si c'est pour faire un enfant qui va être un consommateur de plus ? », s'exclame-t-elle.

Marvin Knepler, son petit ami de 23 ans, partage sa vision : « Certains

font le choix de la parentalité sans se poser de questions. On veut montrer qu'il y a d'autres options possibles. L'écologie en est une. » La décision de Chloé est « irrévocable », au point qu'elle envisage la stérilisation volontaire : « Mes proches me disent qu'à 30 ans mes hormones se réveilleront et que je changerais d'avis.

C'est pour cela que je souhaite me faire ligaturer les trompes. Comme ça, je suis sûre de rester fidèle à mes convictions. »

## Un choix pour la vie

Ce pas a été franchi par Maxence Weber, jeune homme transsexuel né dans le corps d'une femme, résidant à Bischheim. Il a opté pour une salpingectomie, une ablation chirurgicale des trompes de l'utérus : « C'est l'opération qui a le taux de réus-

site le plus élevé », indique le bibliothécaire de 23 ans.

Un geste lourd de conséquences qu'il explique par son absence de fibre paternelle et sa volonté de ne pas aggraver la situation : « Avoir un enfant, au final, c'est comme multiplier par deux mes émissions de CO<sub>2</sub>. Et puis, il faut être réaliste : même la personne la plus attentive à ses émissions de carbone aura toujours plus d'impact sur l'environnement qu'une personne qui n'existe pas. »

**Texte et photos :  
Edwige Wamanisa**



■ Chloé Desprez.



■ Maxence Weber.

# Une vie « écolomique »

Réaliser des économies en essayant de préserver la planète : une voie suivie par des jeunes adeptes de bons plans.

Il faudrait 2,8 planètes Terre pour subvenir aux besoins de l'humanité si tout le monde consommait comme les Européens, selon un rapport de l'organisation non gouvernementale WWF, réalisé en partenariat avec Global Footprint Network (ONF). Laureyna, 23 ans et étudiante en psychologie à Strasbourg, utilise depuis quelques années l'application Too Good To Go, qui permet d'acheter à bas prix les invendus des commerçants : « J'ai eu des sandwiches et des mauricettes Bretzel Burgard pour un total de 5 euros : ça nous a fait deux repas et un petit-déjeuner complet pour deux personnes. »

## « J'ai réduit ma facture de 100 euros »

Autre bon plan : la jeune femme manque rarement le marché du samedi, boulevard de la Marne, où l'association La Tente des Glaneurs ramasse depuis 2016 les marchandises restantes. « Grâce à elle, je fais à peu près 40 euros d'économies par mois en courses », explique-t-elle.

Charlotte, également étudiante en psychologie, choisit d'acheter des produits bientôt périmés : « Ça évite le gaspillage et c'est moins cher. Avec ces économies, je peux m'acheter de la viande, par exemple. »

D'autres gestes quotidiens ont séduit Léa, 27 ans, une designeuse strasbourgeoise. La jeune femme a installé un limiteur de débit afin de réduire la



Yacine Arbaoui / Cuej

sortie d'eau de ses robinets. Cet appareil diminue de moitié la consommation d'une douche, soit jusqu'à 160 euros d'économies par an, selon l'Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie (Ademe). Elle récupère aussi l'eau froide pour arroser ses plantes.

Laureyna s'est équipée de rideaux thermiques pour ses fenêtres, a mis des boudins aux pieds des portes. Elle cuisine et fait tourner son lave-linge en heures creuses : « J'ai réduit ma facture d'électricité de 100 euros l'an passé. »

Laureyna et Charlotte font partie des 40% des personnes qui affirment acheter moins de vêtements neufs

■ Sur le marché du boulevard de la Marne, la Tente des Glaneurs propose gratuitement les invendus du jour.

1 degré en moins sur son chauffage permet de réduire de 7% sa consommation d'énergie, selon l'Ademe

par souci écologique et éthique, selon une étude de l'Institut français de la mode (IFM) réalisée en 2018.

Les deux étudiantes en psychologie troquent leurs vêtements entre copines. « Récemment, j'ai eu des chaussures à talons contre du thé », raconte Laureyna. Strasbourgeoise de 34 ans et animatrice pour enfants, Bouchra utilise Vinted, une application de vente de vêtements entre particuliers. Jean à 20 euros, chemise de marque à 25 ou encore polaire à 3 euros dénichée chez Emmaüs, Bouchra réalise des économies en estimant faire une bonne action.

Yacine Arbaoui

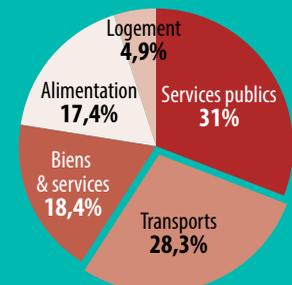
## Balance ton carbone

Moi, l'écologie, je n'y pense pas beaucoup. Mais pour Viva Cité, j'ai calculé mon empreinte carbone sur le site [avenirclimatique.org/micmac](http://avenirclimatique.org/micmac), de l'association de jeunes militants pour le climat. En un quart d'heure, le test balaise la superficie de mon logement (24m<sup>2</sup>), ma facture d'électricité (30 euros) ou ma consommation d'internet. Je rentre sur le site mes 100 grammes de bœuf par semaine. Pas d'eau en bouteille. Deux heures hebdomadaires de transports en commun et mon train régulier pour rentrer voir papa-maman à Nancy. Bilan : 4140 kg équivalent CO<sub>2</sub>,

soit 1129 kg de carbone pur. C'est moitié moins que la moyenne des Français ! Chez moi, le poste le plus important, ce sont les services publics (santé, éducation, routes) avec 31% des émissions. Le site ne me permet pas de modifier ce paramètre commun à tous. En revanche, je pourrais agir sur l'avion et mes quatre aller-retours annuels vers l'Algérie. Ce poste représente 23% du total de mes émissions en CO<sub>2</sub>. Mais alors je devrais renoncer à mes road trips dans le désert et à voir ma famille. Et ça, c'est pas encore gagné...

Yacine Arbaoui

## Mes émissions de CO<sub>2</sub>



Sources : [avenirclimatique.org/micmac](http://avenirclimatique.org/micmac)

# Face aux tampons, être culottée

Lise Gérard fait la guerre aux serviettes et tampons à usage unique qui génèrent beaucoup de déchets.

Et si l'ère des protections jetables était bientôt révolue ? Adieu tampons et serviettes, peu respectueux de l'environnement. C'est le pari de Lise Gérard. Cette Strasbourgeoise de 27 ans a décidé de lancer Lily Basic, sa marque de culotte menstruelle 100% bio, après une enquête réalisée auprès de 350 femmes.

Ce produit est fabriqué à base de coton biologique, de pulpe d'eucalyptus et de modal, une fibre textile artificielle deux fois plus fine que le coton, ce qui lui permet de mieux absorber l'humidité et de rester sèche au toucher. Elle existe en deux modèles : un pour les flux légers (l'équivalent de deux tampons), l'autre pour les flux abondants (l'équivalent de quatre tampons). Labellisées « origine France garantie », les culottes sont produites dans le département du Nord.

Lancé le 29 avril sur la plateforme de financement participatif Ulule, le projet a atteint l'objectif initial de cent commandes en seulement cinq jours. Un premier succès pour l'auto-entrepreneuse qui travaillait auparavant dans le domaine des cosmétiques et du luxe.

## Confort et sécurité

C'est d'abord pour son propre usage que Lise Gérard a conçu son premier prototype il y a six mois. Rapidement, le produit suscite l'intérêt de son entourage et de ses collègues. Elle décide alors de réaliser un sondage sur Facebook. Elle l'envoie à ses amies qui le partagent autour d'elles. « Je leur ai demandé si la culotte était quelque chose qu'elles voulaient. J'ai eu 80%

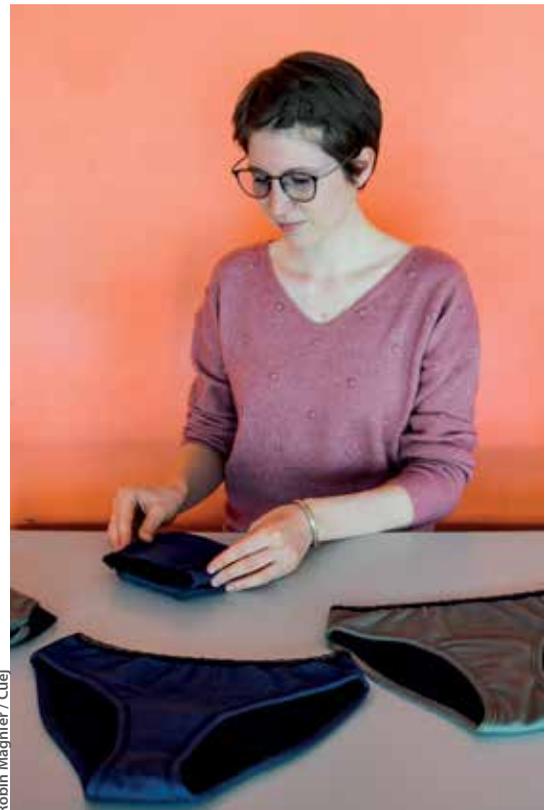
de réponses favorables dans lesquelles elles m'ont fait part de leur envie de confort et de sécurité, de l'importance du choix des matières et du made in France, détaille Lise Gérard. Je n'avais plus qu'à mettre le projet en forme et trouver un partenariat cohérent avec mes valeurs. »

La jeune femme est avant tout une écologiste convaincue : « Je réduis mes déchets le plus possible. Je fais mes cosmétiques bio moi-même, ma lessive, mon déodorant, mes crèmes, tout ! On va au marché mais parfois mon conjoint a besoin de choses au supermarché. On essaie de prendre le vélo la plupart du temps. »

## « Se sentir plus libre »

La culotte Lily Basic se veut à la fois une innovation en termes de bien-être féminin et une véritable alternative éco-responsable. « Où vont nos déchets ? Pour la plupart, ils sont enfouis. Et quand on dit que le plastique est recyclé, ce n'est que 20%. Tout ce qui est tampons et serviettes jetables, qui sont en plus bourrés de colle, de colorants et autres composants nocifs, n'en parlons pas. Tout ça va dans la nature. Ça pollue les océans, ça pollue le sol. Donc c'est une sacrée différence », affirme Lise Gérard.

La culotte menstruelle est apparue il y a environ cinq ans aux Etats-Unis et en Australie. Le phénomène est relativement récent dans l'Hexagone. « Il commence à y avoir des initiatives parce qu'il y a un boom zéro déchet. Depuis un ou deux ans, il y a vraiment une prise de conscience collective », remarque la jeune entrepreneuse. « Je pense l'acheter avant tout pour une question de confort car on peut la



Robin Magnier / Cueil

Les culottes Lily Basic sont vendues à partir de 37 euros.

garder toute une journée. Pas besoin de se préoccuper du nombre d'heures à respecter comme pour un tampon ou d'avoir peur des fuites avec la serviette. Ni du nombre de protections dont j'ai besoin dans la journée », s'enthousiasme Gladys, 25 ans, étudiante et membre de l'association Campus vert à Strasbourg. Outre son envie de se sentir « beaucoup plus libre » les jours où elle a ses règles, Gladys approuve la démarche : « C'est écologique ! Donc, pour moi, ça ne permettrait de jeter moins de protections tout en étant beaucoup plus à l'aise. »

Pour l'heure, Lise Gérard se constitue des stocks. Les premières livraisons sont prévues pour septembre.

Robin Magnier

## 10 000

protections jetables sont portées par une femme au cours de sa vie

## 5

kg de déchets par an et par femme, c'est ce que représentent les protections jetables

## Ma mesure phare



Léo Heupel, 16 ans, élève en 2<sup>nde</sup> au lycée Kléber

Je mettrais en place une taxe sur les hydrocarbures

pour les avions car aujourd'hui ils ne sont pas taxés.

# Éthique sous toutes les coutures

*Des créateurs de Strasbourg proposent des vêtements conçus à partir de matières premières naturelles et respectueuses des conditions de travail des producteurs.*

**I**l n'y a pas de différences dans la couture et l'assemblage entre les matières non biologiques et les matières écologiques, on peut concevoir tous les textiles », explique Cédric Stéphan alias Dame Clown, créatrice de vêtements écologiques sur commande à Schiltigheim. Contrairement à l'industrie textile, elle n'utilise que du chanvre, du coton, du lin et de la laine. Les fibres sont issues d'une agriculture biologique. Le label *Global organic textile standard* (GOTS), référence mondiale, en assure le contrôle.



Maxime Arnould / Cuej

## Des vêtements certifiés bio

Créé en 2009, ce label certifie que toutes les étapes de production de la matière première destinée à la création de vêtements respectent des critères environnementaux et sociaux. Sont proscrits : les métaux lourds, les produits toxiques, les OGM, le travail forcé et l'emploi d'enfants. La culture du coton biologique est plus longue et donc plus chère. Elle nécessite moitié moins d'eau qu'un coton classique et bannit les produits chimiques. La certification impose au moins 95% de fibres naturelles et biologiques et un taux maximum de 5% d'élasthanne (fibres synthétiques).

« La Turquie est le pays le plus proche produisant du coton et c'est de très bonne qualité », assure Dany Haenel, fondateur strasbourgeois du site Ligne Nature spécialisé dans les sous-vêtements écologiques. Avec la Turquie, l'Inde est le principal pays exportateur de coton bio. Le temps de transport contribue à l'augmentation de l'empreinte carbone. Mais pour Louise Geber, gérante du magasin Concept Fibres & Formes, rue Sainte-Madeleine à Strasbourg, « le fait que le coton vienne d'Inde n'est pas problématique car il n'y en a pas en France ». Elle propose t-shirts, pulls, pantalons biologiques et même le jean 1083 produit dans les Vosges.

Des initiatives de production française de coton se développent. En 2018, trois agriculteurs ont lancé leur culture dans le Gers, la seule exploitation de ce type en France. Fabriquer des vêtements écologiques en limitant l'empreinte carbone, c'est aussi l'idée de la société française Velcorex. Quant à la laine, « elle vient de Nouvelle-Zélande, la qualité est meilleure », constate Dany Haenel. La filière de la laine française s'est désintégrée. Aujourd'hui, quelques entreprises subsistent, notamment en Bretagne.

## Acheter devient un acte citoyen

« Il faut que le vêtement soit couplé au label Fair trade de Max Havelaar qui assure une juste rémunération aux producteurs. Cela n'a pas de sens qu'il soit seulement écologique, il faut penser à l'humain derrière aussi », avance Louise Geber. Le collectif Éthique sur l'étiquette Alsace a organisé trois éditions d'un défilé de mode écoresponsable à Strasbourg afin de dénoncer les conditions de travail dans l'industrie du textile. « Le but est de montrer que choisir ses vêtements est aussi un acte citoyen », observe André Schwartz, président de l'association.

**Maxime Arnould**

**La boutique Concept Fibres & Formes propose des vêtements écologiques.**

## Téléphone ver

**I**l faut être clair : on ne sait pas faire de l'électronique propre. La solution est donc d'en produire le moins possible », explique Elie Assémat, qui a cofondé en 2017 la coopérative Commown à Strasbourg. Dans ces conditions, et alors qu'en moyenne un Français change de téléphone tous les deux ans, allier technologie et écologie s'avère difficile. Commown a trouvé la solution : proposer aux particuliers et aux entreprises une alternative à l'achat de téléphone afin de réduire leur impact sur l'environnement. Elle effectue du lobbying auprès des producteurs et des consommateurs et offre un modèle de commercialisation qui privilégie l'usage à la possession.

D'une part, la coopérative propose par correspondance la location d'un téléphone, le Fairphone, avec une maintenance garantie. « L'abonnement commence à 30 euros par mois. À terme, le client finit par payer de 10% à 100% du prix de l'appareil. Mais, en contrepartie, on gère gratuitement les pannes, les casses et les vols », détaille Elie Assémat. D'autre part, Commown lutte contre l'obsolescence programmée en fournissant des appareils complètement réparables par les utilisateurs. Elle leur envoie des pièces de rechange en cas de besoin.

Depuis 2018, la coopérative affiche un bilan de 500 téléphones loués. Elle propose aussi la location d'ordinateurs portables et d'enceintes connectées.

**Clément Gauvin**

22

pays produisent du coton certifié biologique, selon le Centre du commerce international

# Bricoler sans acheter

*Des outils de bricolage aux stroboscopes, Alcatel-Lucent propose de louer des objets à ses 450 employés. Une solution peu coûteuse et écologique.*



■ Marc scarifie la pelouse de son jardin au moins une fois par an sans avoir à acheter le matériel.

Clément Gauvin / Cuelj

Ce lundi, Marc arrive au travail accompagné d'un rouleau à gazon. L'employé du site Alcatel-Lucent d'Illkirch-Graffenstaden l'avait emprunté à la bricothèque de son entreprise pour le week-end. Perceuses, échafaudages, caméras sportives : les salariés et retraités de cette société spécialisée dans la téléphonie cherchent et déposent du matériel de toute sorte lors des deux permanences hebdomadaires. Au lieu d'acheter pour une centaine d'euros un scarificateur pour la pelouse et ne l'utiliser qu'une fois dans l'année, pourquoi ne pas le louer ?

Présente depuis l'implantation du site bas-rhinois en 1989, la bricothèque est gérée par les bénévoles

de l'entreprise. Dans ce local, au sous-sol, plus de 135 équipements professionnels s'offrent à la location moyennant des tarifs modiques. « Il y a des objets qui ont besoin d'un entretien plus fréquent pour bien fonctionner. Par exemple, pour une tronçonneuse, on doit changer la chaîne au bout de trois locations. Donc si on la loue trois fois 10 euros, on peut changer une chaîne à 30 euros », explique Jean-Luc Facchini, responsable de la bricothèque. Celle-ci est aussi un lieu de partage et de savoir. « Parmi les bénévoles, on est tous des bricoleurs, complète-t-il. Certains clients viennent en sachant l'objet qu'ils souhaitent, d'autres demandent des conseils. »

**Clément Gauvin**

# Les petits pas d'Adeliom

*Quand une PME de Schiltigheim décide de réduire son empreinte écologique, elle s'aperçoit que rien n'est simple. Adeliom en fait actuellement l'expérience.*

J'ai voulu utiliser un moteur de recherche responsable, Lilo. Mais les recherches n'étaient pas assez rapides et pertinentes. » À contre-cœur, Emma, jeune développeuse au sein de l'agence digitale Adeliom, située à l'Espace européen de l'entreprise (EEE) à Schiltigheim, reste sur Google. Plus loin, dans l'open space de 200 m<sup>2</sup>, deux employées se plaignent : « La chaleur est vraiment mal répartie dans les locaux. Ici on gèle, alors que dans l'entrée il fait bon. On ne peut pas éviter de mettre du chauffage. »

Marina, cheffe de projet, se sent mal à l'aise face à tous les mails qu'elle est obligée de stocker : « Certains datent de plus d'un an ! » Nadège, son assistante, habite à Schweighouse-sur-Moder et vient en voiture tous les jours. « Le train me ferait arriver deux heures trop tôt à l'agence le matin, regrette-t-elle. Je choisis le confort

de la voiture même si ça me dérange beaucoup. »

La zone d'activités ne propose pas de bacs de tri communs aux 550 entreprises. « Il faut qu'on emmène nos déchets à l'Intermarché d'Oberhausbergen, à trois kilomètres. Ce n'est pas pratique ni motivant, déplore Julien Grasswill, cogérant. Pourtant, on tente de mettre en place une démarche écologique. »

Fin 2018, les 17 employés de l'agence se sont réunis pour réfléchir à des gestes concrets à adopter.

Auparavant, ils ne triaient pas le plastique ni le carton et ne prenaient pas la peine d'éteindre lumières, ordinateurs et écrans en partant. Depuis, ils ont pris de nouvelles habitudes et ont notamment banni la vaisselle jetable et les dosettes de café au profit d'une machine à grains. « Un effet de groupe s'est créé, constate Antoine, développeur récemment embauché. Tout



Estelle Burckel / Cuelj

■ Fini les gobelets en plastiques, maintenant on boit le café dans une tasse.

le monde est devenu sensible à ces gestes écolo. Moi-même, je n'étais pas vraiment conscient de ça. Maintenant, j'utilise mon sac en tissu pour aller chercher à manger. »

**Estelle Burckel**

# Retour vers la consigne

Créé en avril 2019, le réseau Alsace Consigne relance la tradition de la bouteille en verre recyclable afin de lutter contre le jetable.

**É**cologique et économique, la consigne redevient tendance. Son principe a l'avantage d'être simple : une fois vidées, les bouteilles en verre retournent à l'usine qui les a produites, pour être réutilisées. Lavées, elles sont ensuite remises dans le circuit. Le client récupère, lui, 20 centimes en moyenne par contenant. Le tout nouveau réseau Alsace consigne a décidé de relancer cette pratique, très en vogue dans les années 1950, puis délaissée avec la généralisation du jetable. Il est né en avril grâce à l'alliance entre l'association Zéro déchet Strasbourg, la brasserie Meteor basée à Hochfelden et deux marques d'eau de source haut-rhinoises : Carola (Ribeauvillé) et Lisbeth (Soultzmatz).

## Tradition alsacienne

Si dans le reste de la France, la pratique de la consigne est tombée en désuétude, en Alsace, la tradition perdure : un tiers des magasins de la région sont pourvus d'une machine de déconsignation. Meteor affiche un taux de retour de 97% sur ses bouteilles consignées mises sur le marché. « La consigne n'a jamais disparu en Alsace, mais elle est sous-valorisée », estime Simon Baumert, président de Zéro déchet Strasbourg. Alsace consigne veut mettre en place des magasins pilotes en partenariat



Fabien Albert/ Cujej

avec des enseignes de la grande distribution pour valoriser les gammes de produits consignés. Les bouteilles consignées seraient reconnaissables dans les rayons à l'aide d'un logo. Les magasins proposeraient également une carte interactive des lieux de déconsignation. « Ensuite, pourquoi pas étendre le réseau à d'autres producteurs de boissons », poursuit le président de Zéro déchet. On est à la recherche d'autres partenaires. »

## Éviter le gaspillage

Contrairement à ce qui se fait en Allemagne, le réseau ne souhaite pas étendre la pratique au plastique : « Notre ambition, c'est qu'à terme tout le monde consomme dans du verre »,

■ Un client rend une bouteille dans une machine de déconsignation.

**88%**

des consommateurs trouvent utiles de disposer de consignes dans leur magasin, selon l'Ademe

argumente Simon Baumert. Car le plastique ne se réutilise pas sous la forme de bouteille.

Dans l'usine Lisbeth, sur 25 millions de bouteilles produites à l'année, 50% sont en verre. « Nous aimerions tendre vers 60 ou 70% », explique Julie Erath, responsable communication de l'entreprise. Ce qui permettrait de réduire la pollution générée par sa production.

Selon une étude réalisée par Deroche consultants en 2009, recycler une bouteille en verre consignée permet d'économiser 79% de gaz à effet de serre comparé à une jetable. De quoi donner envie de respecter enfin la consigne...

**Fabien Albert et Caroline Celle**

## Le modèle allemand

**O**utre-Rhin, le procédé de consigne constitue la norme. À Kehl, au centre commercial City Center, deux machines de déconsignation tournent à plein régime. « Chez nous, c'est une habitude culturelle qui traverse les générations », explique Eduard, Kehlois de 26 ans. Ce système a un nom : le Pfand. En caisse, les consommateurs voient apparaître le prix, entre 8 et 25 centimes, de

l'emballage de leur boisson. Instauré en 2003, il traite, à la différence de la France, aussi bien le verre que le plastique et l'aluminium des canettes. Kristine, 23 ans, habitante d' Eckartsweier, à proximité de Kehl, est une convaincue : « C'est un petit geste, simple à effectuer et bon pour la planète. C'est dommage que ce soit peu développé en France. »

**6**

à 7 millions de bouteilles consignées sont produites chaque année par le groupe Meteor

## Ma mesure phare



Anis, 15 ans, élève en 3<sup>e</sup> au collège Nelson-Mandela d'Illkirch-Graffenstaden

« En ville, il y a trop d'immeubles, et pas assez de végétation. Il faut suivre l'exemple de l'écoquartier Vauban de Fribourg où les plantes poussent le long des immeubles et dans les rues. »

# Agriculteurs : un métier, deux

*Thibault Diemer, maraîcher à Kolbsheim, n'a pas renoncé aux produits phytosanitaires. Grégory Bapst, meunier à Plobsheim, ne jure que par le bio. Pourtant, les deux jeunes agriculteurs s'engagent chacun à leur manière pour adapter leur métier aux enjeux environnementaux.*

**I** faut que je traite, je ne peux pas me permettre de tout laisser crever. » Depuis qu'il a repris l'exploitation familiale à Kolbsheim en 2014, Thibault Diemer, 29 ans, s'est engagé dans une démarche de réduction des produits phytosanitaires. Sans pour autant les faire disparaître de toutes ses cultures.

Sur ses 60 hectares de maïs, blé et betterave, les conditions météo et les obligations de rendement ne lui permettent pas, selon lui, de se passer de ces substances. « Je n'ai pas envie d'empoisonner les gens... ou moi-même. J'essaie quand même de préserver la nature que l'on a. Sous les serres, je fais de la Protection biologique intégrée (PBI) qui consiste à introduire des insectes pour éliminer les ravageurs des cultures. Mais ça ne marche que pour ce qui est sous abri », explique-t-il.

**« C'est facile de dire "c'est un pollueur" »**

La PBI augmente ses coûts de production, mais l'exploitant affirme ne pas l'avoir répercutée sur ses prix. Avec son magasin de vente directe pour ses fruits et légumes, il entretient un lien privilégié avec ses consommateurs : « Souvent, les clients viennent me poser des questions sur ce que je fais et comment je traite. Moi aussi, je vois les reportages à la télé et j'y suis sensible. »

Thibault Diemer mise donc sur le contact et la communication, notamment lors des portes ouvertes de son exploitation, même si ce n'est pas toujours suffisant pour éviter les critiques. « C'est facile de prendre une photo d'un agriculteur qui traite et de dire "c'est un

pollueur", alors qu'on a réduit le taux de produits phytosanitaires qu'on utilise... Finalement, on est dans un système où tout est polluant. »

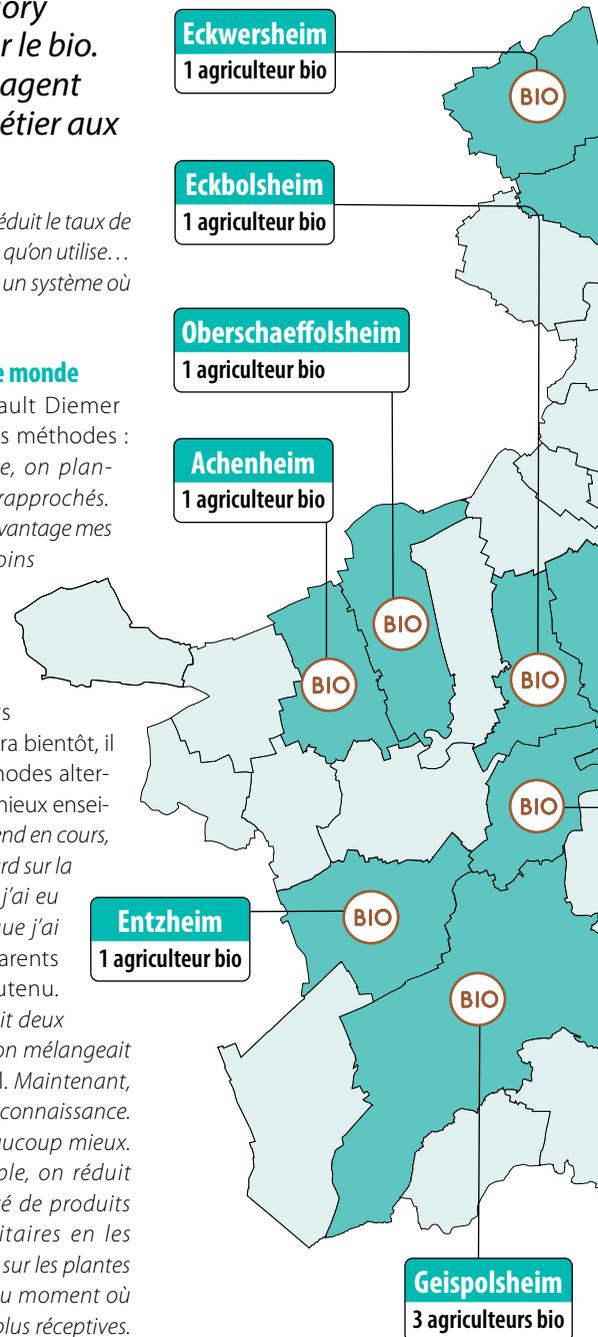
## Le bio pas pour tout le monde

Chaque année, Thibault Diemer perfectionne donc ses méthodes : « Avant, dans la serre, on plantait nos légumes très rapprochés. Maintenant, j'espace davantage mes plantes pour avoir moins de maladies et qu'elles se propagent moins vite. »

En montrant le nid de bourdons-protecteurs de tomates qu'il libérera bientôt, il regrette que ces méthodes alternatives ne soient pas mieux enseignées. « Ce qu'on apprend en cours, ça a déjà dix ans de retard sur la pratique actuelle. Moi j'ai eu de très bons profs... que j'ai su écouter ! » Et des parents qui l'ont toujours soutenu. « À l'époque, on mettait deux produits dans l'eau et on mélangeait avec le bras, raconte-il. Maintenant, on a la technique et la connaissance. Forcément, on fait beaucoup mieux.

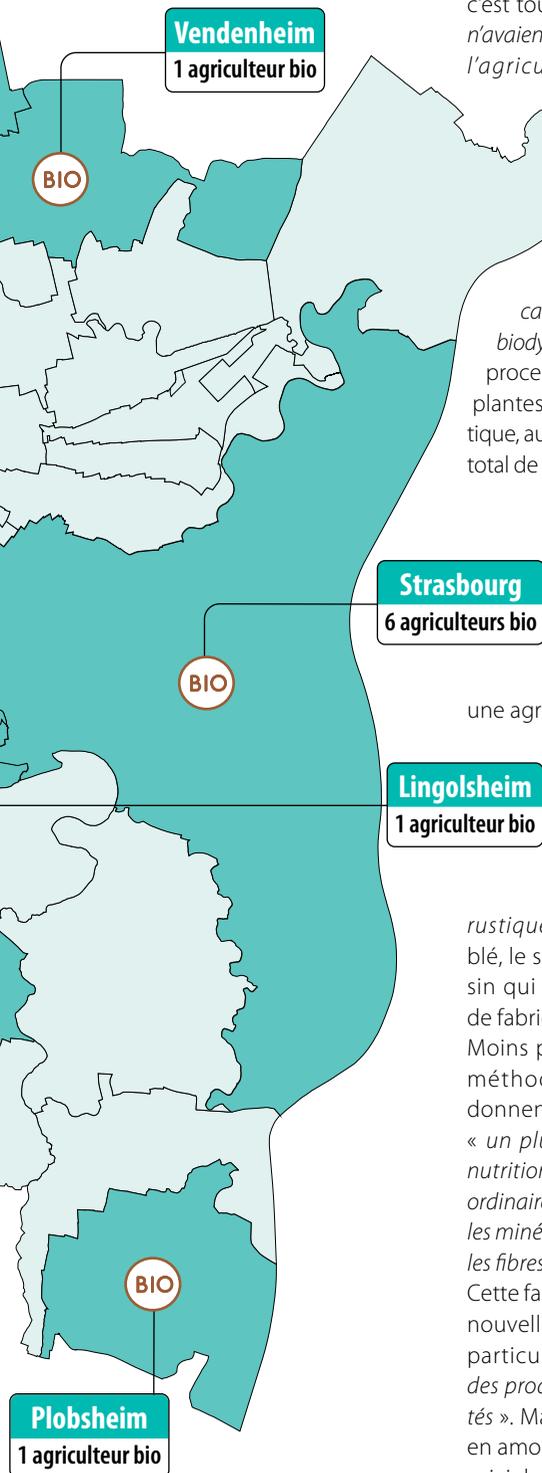
Par exemple, on réduit la quantité de produits phytosanitaires en les dispersant sur les plantes le matin au moment où elles sont plus réceptives. Même si on traite, ce n'est pas comparable. »

Passer à une production bio, le jeune agriculteur et maraîcher y a déjà réfléchi. Sans pour autant sauter le pas : « Ce n'est pas la solution ultime. Je ne critique pas ; il en faut pour tout le monde, du bio aux grosses exploitations qui fournissent les supermarchés. » Alors, pour l'avenir, il se voit bien



**BIO** Exploitation certifiée bio  
 Communes

# visions



© Cuej Infographies / Sources : OPABA, 2018.

persévérer dans sa démarche : réduire les produits phytosanitaires d'un côté et continuer la PBI de l'autre, afin de « valoriser [sa] solution ».

À la ferme de la Bannau, à Plobsheim, c'est tout bio ou rien. « Mes parents n'avaient pas du tout pensé à faire de l'agriculture biologique, raconte Grégory Bapst, qui a repris l'exploitation familiale l'an dernier. *Mais maintenant, je suis même un peu plus que bio, car je fais déjà des préparations biodynamiques* » pour stimuler les processus de vie dans le sol et les plantes. Pas de modification génétique, aucun traitement et un respect total de l'environnement.

### Une farine rustique

La ferme familiale de Plobsheim n'a pas attendu sa reconversion en bio, impulsée dès 2015, pour pratiquer une agriculture différente du mode conventionnel : « Avant, on essayait déjà de limiter au maximum les produits phytosanitaires pour se diriger vers des cultures rustiques », comme le blé, le seigle et le sarrasin qui font sa marque de fabrique aujourd'hui. Moins productives, ces méthodes de culture donnent à ses céréales « un plus grand intérêt nutritionnel et gustatif qu'une farine ordinaire. J'augmente les vitamines et les minéraux au sein du produit, donc les fibres ».

Cette farine répond à une demande nouvelle des professionnels et des particuliers qui veulent « manger des produits plus nobles et non traités ». Mais elle exige plus de travail en amont pour la planification et le suivi des champs. La farine est aussi plus exigeante à l'utilisation par un cuisinier ou un boulanger.

Au cœur de la meunerie, sur les étagères de son comptoir de vente directe, Grégory Bapst affiche

fièrement les labels biologiques de ses farines : « Je n'ai rien inventé. Avant-guerre, mon grand-père a connu l'agriculture biologique, mais qui ne s'appelait pas comme ça. »

Le recours massif aux produits phytosanitaires s'explique par l'explosion démographique d'après-guerre, justifie-t-il. Deux générations d'agriculteurs ont épandu régulièrement des produits sans avoir connaissance de leurs inconvénients.

### Un choc générationnel

« À son époque, mon grand-père ne pouvait pas avoir conscience de tout ça. Mon père a ensuite fait ce qu'il a toujours connu. Avec les produits phytosanitaires, on avait perdu le sens de l'observation », juge le meunier plobsheimois.

Financièrement, la conversion n'a pas été facile : Grégory Bapst a perdu la moitié de sa production et n'aurait pas pu s'en sortir sans une autre activité professionnelle.

« Mon papa a eu beaucoup de mal à accepter le passage en bio, il y a eu une grosse confrontation. Il ne pouvait pas concevoir des pratiques différentes qui auraient des résultats. » Pour l'avenir, le quadragénaire imagine sa ferme complètement autonome et biologique : « J'avais envie de faire revivre un type d'agriculture à mon échelle, avec ma vision. J'aimerais bien que tout le monde se mette en bio. Mais je comprends que ce soit difficile car les agriculteurs sont maintenant des gestionnaires et des comptables. De plus, poursuit-il, sans connaissance, c'est difficile de passer en bio. » Cette première année le conforte dans son choix : il peut en vivre, tout en vivant en accord avec lui-même.

**2,1%**  
**des terres agricoles sont cultivées en bio**

### Clément Gauvin et Sarah Lerch

■ À gauche, Thibault Diemer cultive des fruits, des légumes, du maïs et du blé. À 29 ans, il alimente son magasin de vente directe en fruits et légumes grâce à ses cinq hectares de serre. À droite, Grégory Bapst vend sa farine biologique dans sa meunerie à Plobsheim.



# Bilan vert : doit mieux faire

*D'avantage de transports en commun, baisse de la consommation d'énergie, moins de déchets : l'Eurométropole est sur la bonne pente, mais trop doucement.*

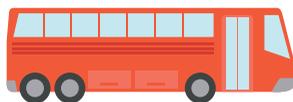
## Les trajets domicile-travail



Voiture, camion, fourgonnette

2006 : **61,3%**

2015 : **55,2%**



Transports en commun

2006 : **17,6%**

2015 : **22,0%**



Vélos et deux-roues motorisés

2006 : **9,3%**

2015 : **11,7%**



Piétons

2006 : **9,0%**

2015 : **7,7%**



Pas de transport\*

2006 : **2,8%**

2015 : **3,4%**

\* Personnes travaillant à domicile

© Cuej infographies / Sources : Insee

**Mélissa Antras, Muriel Kaiser,  
Claudia Lacave, Thémis Laporte,  
et Léo Limon**

## La production énergétique

Par filière en Gwh

	2005	2010	2012	2014	2015	2016
Hydraulique renouvelable	771,7	881,5	919,1	832,9	723,6	807,4
Incinération des déchets	204,0	204,4	178,1	120,2	2,6*	30,8
Bois-énergie	39,9	42,3	43,3	49,6	54,6	59,3
Pompes à chaleur aérothermiques	13,1	36,1	43,5	51,1	56,0	61,3
Géothermie (chaleur)	6,0	13,1	19,5	29,6	31,5	33,5
Biogaz	0,0	3,4	3,7	5,9	24,2	34,8
Solaire thermique	4,0	10,7	13,5	14,9	15,8	16,6
Photovoltaïque	0,1	1,6	3,9	5,6	6,0	6,2

© Cuej infographies / Sources : Atmo Grand Est Invent'Air V2018

\*Fermeture de l'incinérateur strasbourgeois pour travaux de rénovation

## La consommation énergétique

Par secteur en GWh en 2016

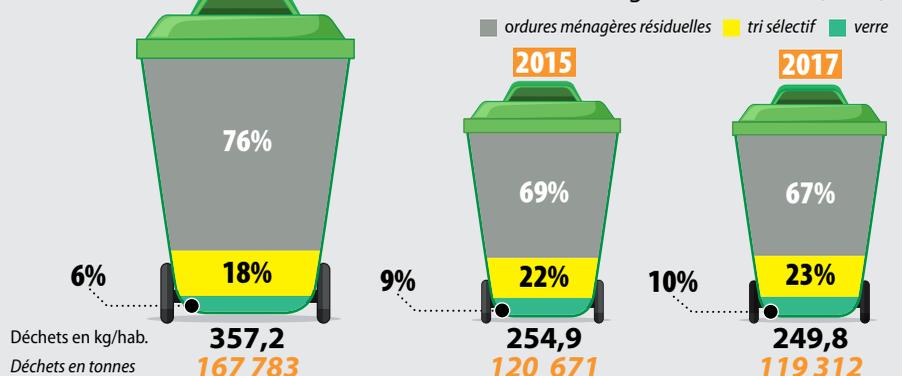
Résidentiel	3800,6	-2%*
Tertiaire	2861,9	-14%
Transport routier	2690,8	-6%
Industrie manufacturière	2394,4	-23%
Autres transports	141,7	-9%
Agriculture	36,4	+16%

© Cuej Infographies / Source : Atmo Grand Est Invent'Air V2018

\* Évolution par rapport à 2005

## Évolution de la quantité de déchets

Déchets ménagers et assimilés (DMA)



© Cuej Infographies / Sources : Eurométropole - Rapports annuels 2011, 2015, 2017